This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. II A. 736

MEMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ.

TOME QUATRIÉME.

MÉMOIRES
ET AVENTURES
D'UN HOMME
DE QUALITÉ

Qui s'est retiré du monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue & considérablement augmentée sur quelques Manuscrits trouvés après sa mort.

TOME IV.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à Paris,

Chez
- MARTIN, *rue S. Jacques.*
- DESSAINT & SAILLANT, *rue Saint Jean de Beauvais.*
- POIRION, *rue S. Jacques.*
- DURAND, *rue du Foin.*
- HOCHEREAU, PISSOT, *Quai de Conti.*

M. DCC. LVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 NOV 1969
OXFORD
LIBRARY

MEMOIRES
DU
MARQUIS DE***.

LIVRE NEUVIÉME.

UN homme, qu'on délivre tout d'un coup d'un pesant fardeau, n'est pas plus soulagé que je le fus en sortant de Madrid. Ma respiration me sembloit plus douce & plus libre, comme si l'air où nous entrions eût été moins épais, ou comme si l'on m'eût ôté le poids qui me tenoit la poitrine opressée. J'embrassai le Marquis, avec

un mouvement de joie, que je n'avois pas senti depuis long-tems. N'êtes-vous pas content de notre départ? lui dis-je, n'éprouvez-vous pas déja que l'éloignement pourra servir à rendre un peu de tranquillité à votre cœur? Il me répondit, en soupirant, qu'il falloit de plus grands remedes pour des maux tels que les siens; qu'en vain s'éloignoit-il de Madrid pour retrouver la paix, puisqu'il portoit une image, au fond de son ame, qui y entretiendroit toute sa vie le trouble & la douleur. N'espérez pas, continua-t-il, que je reprenne jamais l'humeur que vous m'avez connue. Je vivrai, puisque le Ciel me l'ordonne; mais je veux vivre dans la tristesse; j'y trouve de la douceur, & tous les plaisirs du monde en auroient moins pour moi, que les larmes

que vous me voyez répandre. C'eſt un bien, du moins, que perſonne ne pourra m'arracher.

Il n'étoit pas encore tems de le combattre par des raiſonnemens, ni de prétendre le guérir tout-à-fait. Je me contentai de lui dire que j'eſpérois beaucoup du tems & de ſon courage; que je ne condamnerois jamais une douleur modérée, & qu'il étoit bien juſte qu'il conſervât, toute ſa vie, le ſouvenir d'une perſonne dont il avoit été ſi tendrement aimé.

Nous n'eumes point d'autre avanture en chemin, que celle qui arriva au Marquis dans un village au-delà de Plazentia, où nous nous étions arrêtés pour y paſſer la nuit. Il lui prit envie de ſortir de la maiſon, tandis qu'on nous préparoit à ſouper. Ses rêveries le conduiſirent dans un Bois fort grand, qui

étoit proche du lieu ; & s'y étant enfoncé imprudemment, il s'égara de telle ſorte, qu'il ne put retrouver ſon chemin. Surpris de ne le pas voir revenir, je le fis chercher de tous côtés juſqu'à la nuit. On ne m'en apprit point d'autres nouvelles, ſinon qu'il étoit entré dans le Bois, ſans que perſonne l'en eût vu ſortir. Je tombai dans une inquiétude extrême. Je fis allumer de la paille en cent endroits, & je mis à ſa ſuite plus de vingt perſonnes du village, qui connoiſſoient tous les endroits écartés du Bois. Enfin vers minuit, c'eſt-à-dire, après que j'eus paſſé trois ou quatre heures dans une mortelle alarme, je le vis revenir à cheval, avec deux jeunes Eſpagnols de ſon âge. Il me fit des excuſes de ſon retardement, dont il rejetta la cauſe ſur

les deux Messieurs qui l'accompagnoient. Il me dit, que s'étant égaré dans le Bois, & cherchant le moyen d'en sortir, il les avoit rencontrés, qui venoient de la chasse; qu'il leur avoit appris son embarras, en les priant de le remettre dans son chemin ; mais qu'au lieu de lui accorder cette grace, ils lui en avoient fait une autre, en le trompant par honnêteté; qu'ils l'avoient conduit à leur Château, qui étoit de l'autre côté du Bois; qu'ils l'avoient forcé de souper avec eux; & qu'il se seroit laissé même engager à y prendre un lit, s'il n'avoit appréhendé que son absence ne me causât trop d'inquiétude. J'étois si content de le revoir, que j'oubliai aisément la peine où il m'avoit jetté. Les deux Espagnols étoient de jeunes gens de condi-

tion, qui avoient été charmés de cette rencontre : & voyant à notre figure & à notre équipage, que nous n'étions point des personnes du commun, ils firent leurs efforts pour nous retenir quelques jours dans leur Terre. J'étois trop résolu de quitter l'Espagne pour y consentir.

Cependant nous reçûmes civilement leurs honnêtetés. Ils passerent le reste de la nuit avec nous, & nous raconterent plusieurs singularités curieuses du Royaume de Leon, où Plazentia est située. Rien ne me parut plus extraordinaire que ce qu'ils nous apprirent des Magiciens, ou Sorciers, dont ce pays est rempli. En rapportant ces sortes d'histoires, je n'en garantis pas la vérité ; il me suffit d'être fidele dans la relation que j'en fais, & d'écrire les choses

telles que je les ai entendues. J'étois à la chaſſe, il n'y a pas plus de deux mois, nous dit l'un des deux jeunes Eſpagnols, avec un valet qui menoit mes chiens. Après une journée aſſez heureuſe, je paſſai par le Bois où Monſieur s'eſt égaré; le tems m'ayant paru commode pour l'affut, j'ordonnai à mon valet d'aller m'attendre à la ſortie du Bois, & je montai ſur un arbre, dans l'eſpérance de tuer un Chevreuil ou un Sanglier. A peine y avois-je été un demi-quart d'heure, que je vis courir un grand Loup, qui s'arrêta à vingt pas de moi. Dans le moment que j'allois tirer, il ſe dépouilla de la peau dont il étoit couvert, & je n'apperçus plus qu'un homme, aſſis au pied d'un arbre, & qui paroiſſoit fatigué. Ma ſurpriſe fut extrême; mais elle redoubla un

instant après, lorsque j'eus vu venir un autre Loup du côté opposé, s'asseoir avec le premier, devenir homme après s'être aussi dépouillé de sa peau, & s'entretenir avec son voisin. La peur se joignit alors à l'étonnement; je m'imaginai que si ce n'étoit pas deux Diables, c'étoit du moins deux Sorciers; & comme ces Malheureux sont capables des derniers crimes, j'étois tremblant sur mon arbre, & je me cachois de quelques branches, sans faire le moindre bruit. Enfin, après un entretien d'une heure, ils se leverent, reprirent leur peau, & avec elle toute la figure de deux véritables Loups. Ils s'acheminerent vers l'endroit où mon valet m'attendoit. Mes chiens les sentirent, ou les apperçurent. J'en avois ce jour-là quatre des plus vigoureux; ils échap-

perent à mon valet, qui les tenoit en lesse, & se mirent après les deux Loups. J'entendis les cris du valet, & le bruit des chiens. Je mîs deux balles mordues dans mon fusil, ne doutant point qu'ils ne reprissent leur chemin vers moi, & je me disposai à tirer. Ils passerent effectivement à dix pas; j'en blessai un, qui tomba, & que je crus mort. Je descendis de l'arbre. Mes chiens l'environnoient, en jappant d'une force extraordinaire; mais ils n'osoient l'approcher. Mon valet arriva dans l'instant : nous allions percer ce Misérable de coups de poignards, sans sçavoir s'il étoit homme ou loup, & uniquement pour ma sûreté. Mais lorsqu'il vit sa mort inévitable, il me demanda la vie, d'une voix triste & humiliée, en m'appellant par mon nom. Je lui

fis ôter sa peau par mon valet : elle étoit attachée, sous son ventre, avec des agrafes. Je le reconnus pour un Païsan d'un village voisin. Malheureux, lui dis-je, tu mériterois le dernier supplice. Où allois-tu ? Quel est ton dessein ? Il me répondit que je l'avois blessé mortellement, qu'il me prioit de lui faire donner du secours. Tu m'apprendras auparavant, repliquai-je, ce que c'est que l'horrible état où je te trouve, & comment tu peux courir comme un loup, puisque tu es un homme. Il me dit, en tremblant, que c'étoit un secret qu'il avoit appris de son Pere ; qu'il en avoit quantité d'autres, aussi surprenans, & qu'il me les apprendroit volontiers, si je voulois lui sauver la vie. Je donnai ordre à mon valet de le charger sur ses épaules, parce qu'il

étoit trop blessé pour marcher, & je le fis porter ainsi au Château. Il étoit si affoibli, que je ne tirai que quelques paroles de lui en marchant. Comme nous entrions dans ma cour, & que j'appellai du monde pour le faire enfermer dans une chambre, où mon dessein étoit qu'on en prît soin, mon valet fut précipité rudement par terre. Je crus d'abord qu'il succomboit sous son fardeau, & que c'étoit lassitude; mais s'étant relevé aussitôt, nous ne vîmes plus le Malheureux qu'il avoit apporté. Je ne puis vous dire ce qu'il devint, ni par quel art il put nous échapper si brusquement. Ce qui est certain, c'est que la nuit n'étoit pas sombre, & que j'aurois dû l'appercevoir, s'il s'étoit enfui d'une maniere naturelle.

Le Gentilhomme Espagnol nous

attesta, par cent sermens, la vérité de cette aventure. Son compagnon ne manqua pas de nous en raconter aussi quelques-unes, avec le même détail de circonstances, & les mêmes précautions pour exciter notre foi. Ils nous protesterent, tous deux, que rien n'étoit plus commun aux environs de Plazentia, que de voir des grêles & des tonnerres dans les jours les plus sereins, des mortalités d'animaux, des changemens d'hommes & de femmes en différentes especes de bêtes, des enlevemens d'enfans dès le berceau, & sous les yeux de leurs Meres, sans qu'elles apperçussent les Ravisseurs; des assemblées nocturnes, où l'on prétendoit qu'il se passoit mille choses abominables. Qu'on enterre un mort, ajouterent-ils; si c'est une personne dont la constitution

fût bonne avant ſa maladie mortelle, on trouve ſa foſſe ouverte deux heures après l'enterrement, & le cadavre a diſparu : ſouvent même il eſt enlevé, avant que d'être enſeveli. Le Maître de l'Auberge où nous étions, qui étoit debout à nous écouter, aſſura que le corps de ſa femme avoit été emporté de cette maniere, & que trois jours après, il avoit été rapporté dans la chambre où elle étoit morte; de ſorte qu'il avoit penſé mourir de fraieur en la retrouvant nue ſur une table, au moment qu'il s'y attendoit le moins. Elle avoit, nous dit-il, le ventre & l'eſtomac ouverts, & l'on en avoit tiré le cœur, le foie, & tout ce qu'on appelle les parties nobles.

J'ai naturellement un peu d'incrédulité pour tous les événemens ſurnaturels : ainſi, quelque bonne

idée que j'eusse de nos deux Espagnols, je regardois leur récit comme un conte inventé pour nous divertir, & je ne pus m'empêcher de leur en témoigner quelque chose en badinant. Ils continuerent de me protester qu'ils étoient sinceres: mais ils ne m'auroient pas persuadé davantage, si je n'eusse été forcé par ce que je vis un moment après, à croire qu'il se passe effectivement des choses étranges dans cette partie de l'Espagne.

Il étoit environ une heure après minuit. On frappe à la porte de l'Auberge avec violence. Le Maître de la maison y court; & comme il n'avoit point d'autre chambre pour ses Hôtes, que celle où nous étions, & où il y avoit plusieurs lits, il revient, pour nous prier de recevoir avec nous un

Cavaliero, qui venoit d'arriver. Nous lui dîmes que cela étoit juste. Le Cavaliero entre; c'étoit un homme de trente ans, bien mis & d'une belle taille, mais pâle & foible, au point de ne pouvoir se soutenir. Son valet l'aidoit à marcher : il poussa un profond soupir après s'être assis; & il demanda à l'Aubergiste, s'il ne se trouveroit pas quelqu'un dans le village, qui pût le saigner. Il y avoit une façon de Chirurgien, qu'on alla chercher sur le champ. Pendant ce tems-là, nous fimes un compliment honnête à l'Etranger, sur son incommodité. Ah! Messieurs, nous répondit-il, je suis hors de moi. Mon sang est encore glacé de fraieur. Ce que je viens de voir, me sera présent toute ma vie. Nous le priâmes de nous faire part d'une aventure dont il paroissoit

si frappé. Aurai-je assez de force pour la raconter ? reprit-il avec un soupir. Je viens de Talavera ; je vais voir l'Evêque de Plazentia, qui est mon Oncle. Cette nuit, sur les dix heures, je traversois le Bois, qui est proche d'ici, dans le dessein de gagner cette Auberge, pour y demeurer jusqu'au jour. Je connois les chemins ; j'ai fait la même route plusieurs fois. Etant au milieu du Bois, j'ai entendu des cris étonnans, qui ne me sembloient parvenir de bien loin ; & croyant reconnoître que c'étoit la voix d'une femme, un mouvement de pitié m'a fait pousser mon cheval vers le lieu où elle étoit, pour lui donner du secours. Je l'ai trouvée seule, dans un endroit découvert & sans arbres. Elle s'est avancée vers moi, avec des hurlemens effroyables. Ses

cheveux étoient épars, ſes yeux égarés, & tous ſes mouvemens pleins de fureur, l'écume lui ſortoit par la bouche. La voyant ſeule, & rien autour d'elle, qui pût la troubler, je l'ai priſe d'abord pour une folle, & j'étois prêt à retourner au chemin; mais elle s'eſt jettée à genoux, & les mains jointes, elle m'a conjuré de ne pas l'abandonner. Qu'avez-vous donc? lui ai-je dit. On ne vous fait aucun mal; de quoi vous plaignez-vous? Ah! Monſieur, m'a-t-elle répondu, ne me quittez pas; je ſuis perdue ſi vous me refuſez votre ſecours. Je lui ai demandé de quelle ſorte de ſecours elle avoit beſoin. Helas! a-t-elle repris, je vous demande ſi peu de choſe! faites ſeulement un cercle autour de moi. J'ai balancé pendant quelque tems, & je me

TAYLOR INST. OXFORD

confirmois dans la penſée qu'elle étoit folle : cependant elle a redoublé ſi vivement ſes inſtances, & avec tant de marques de déſeſpoir, que regardant ce qu'elle ſouhaitoit comme une bagatelle; j'ai tiré mon épée, & ſans deſcendre de cheval, j'ai tracé un cercle autour d'elle avec la pointe. Elle a paru plus tranquille au milieu du cercle. Mais Dieu ! qu'ai-je vu tout d'un coup? Cinq hommes, d'une taille démeſurée, & d'un viſage affreux, ſont ſortis de l'épaiſſeur du Bois. Plus vîte que je ne le puis dire, ils ont ſaiſi la malheureuſe femme, & l'ont miſe en piéces à mes yeux. A peine a-t-elle eu le tems de jetter quelques cris lugubres, qui m'ont pénétré d'horreur juſqu'au fond de l'ame. Ce n'eſt pas tout. Un de ces monſtres infernaux m'a

frappé, avec violence, d'un membre sanglant qu'il avoit entre les mains, en me disant d'une voix terrible : Tien, voilà un reste de la proie que tu as voulu nous arracher. Ils ont disparu au même instant. Je suis tombé sans connoissance, & mon valet s'est évanoui de son côté. Heureusement nos chevaux ne se sont point éloignés. Etant revenu à moi, je me suis touvé si affoibli, que j'ai été contraint de demeurer couché sur l'herbe, pendant deux ou trois heures, sans pouvoir remonter à cheval. Enfin je me suis soutenu sur la selle, le mieux que j'ai pu jusqu'ici ; & vous me voyez aussi consterné, que si j'avois encore cet affreux spectacle devant les yeux.

Toute mon incrédulité ne put tenir contre un fait si récent ; &

si bien circonstancié. D'ailleurs le triste état de l'Espagnol servoit de preuve à son récit. C'est l'unique fois de ma vie, que j'ai cru trouver des apparences assez fortes, pour me reconcilier un peu avec les idées de Magie & de Sorciers. Je ne vois point comment on pourroit expliquer naturellement une aventure si extraordinaire; & je suis porté à croire avec toute l'Espagne, qui en a été informée, que ce fut un effet de la Justice de Dieu, & peut-être de la malice du Démon, pour punir une Miserable qui avoit mérité ce châtiment par ses crimes.

Nous arrivâmes trois jours après à Lisbonne. Cette Ville est grande & belle. Nous employâmes les premiers jours à la parcourir, & à visiter ses principaux ornemens. Le peuple nous y parut plus

appliqué & plus laborieux qu'en Eſpagne. C'eſt le plus beau ſpectacle du monde, que cette multitude infinie de Vaiſſeaux, qu'on voit continuellement ſur le Tage, & comme au milieu de la Ville, qui eſt bâtie ſur ſes bords. Elle a du moins deux lieues de longueur. Ses rues ſont belles. La plûpart des maiſons ſont d'une ſtructure reguliere; & le Palais du Roi, quoiqu'antique, eſt vaſte & digne d'un grand Prince. Nous n'eûmes pas de peine à faire des connoiſſances: les Seigneurs Portugais ſont affables & civils. Dès le quatriéme jour après notre arrivée, le Marquis ſe trouva en liaiſon avec le Marquis de Tordas, parent du Comte d'Ericeyra, qui eſt célébre en France par la traduction Portugaiſe, qu'il a faite de l'Art poëtique de Boileau. Nous étions

à nous promener sur le bord du Tage, au bout de la Ville. Une réverie d'amour, ou d'ambition, y avoit conduit aussi M. de Tordas, sans autre suite qu'un Laquais. Il jugea, peut-être à notre air curieux, que nous étions François, & il nous aborda sans doute aussi par curiosité. L'amitié fut liée en moins d'une heure. Nour retournâmes ensemble à la Ville : son Carosse l'attendoit à la porte ; & comme nous étions venus à pied, il nous força par ses civilités de monter avec lui. C'étoit l'heure de la Comédie ; nous y allâmes ensemble. Le Prince Dom M... étoit sur le Theâtre, environné d'une foule de jeunes gens. Nous nous approchâmes de lui, avec le Marquis de Tordas, qui étoit de sa Cour. Il nous fit l'honneur de s'informer qui nous étions. Je

l'entendis, & m'étant avancé assez-tôt pour lui répondre, je lui dis que le Marquis étoit un Gentilhomme François de la premiere distinction, que j'avois l'honneur d'accompagner ; que ne faisant que d'arriver à Lisbonne, le tems ne nous avoit point encore permis de lui aller rendre nos respects ; mais que c'étoit un devoir, auquel nous nous étions bien proposé de ne pas manquer. Le Marquis s'approcha en même-tems, & le salua de la meilleure grace du monde. Toute l'assemblée avoit les yeux sur nous. Le Prince nous répondit avec bonté, qu'il aimoit les François, & qu'il nous verroit avec plaisir. Nous demeurâmes près de lui, pendant le spectacle. Il regarda presque continuellement le Marquis ; & lorsqu'il se fut levé pour sortir, il dit au Mar-

quis de Tordas, qu'il vouloit nous voir chez lui. Nous le ſuivîmes. Tous les jeunes Seigneurs, qui étoient avec lui, s'empreſſoient de nous faire honneur; & nous eûmes lieu d'admirer la politeſſe des Portugais. Lorſque nous fumes dans les appartemens du Prince, il fut le premier à nous appercevoir & à nous faire ſigne d'approcher. Le Marquis lui fit en peu de mots un compliment très-délicat, auquel il répondit avec beaucoup d'eſprit & de facilité d'expreſſion. Enſuite, prenant un ton plus familier, il nous demanda ce que nous penſions du Portugal: ſi la France nous paroiſſoit plus belle: ſi les Dames y étoient auſſi galantes qu'on le publioit; & cent pareilles queſtions, auxquelles nous ſatisfimes d'une maniere qui lui plut. Il nous interrogea plus

plus particulierement sur la personne de Monseigneur le Duc d'Orleans, déclaré Regent du Royaume, & sur toute son illustre Maison. Il nous fit voir, dans sa chambre, son portrait & celui de Madame la Duchesse de Berri : elle y étoit belle, & le tableau n'étoit pas flatté.

Dans le tems que Dom M.... nous faisoit l'honneur de nous entretenir familierement, un Officier de sa chambre vint lui dire qu'une Dame le supplioit de lui accorder un moment d'audience, & qu'elle demandoit cette grace avec beaucoup d'instances & de larmes, mais sans vouloir déclarer son nom. Je n'ai jamais refusé d'audience, répondit ce Prince, qui étoit d'un caractère très-humain; faites-la entrer dans mon cabinet. Il nous quitta, avec pro-

messe de nous rejoindre, & ne se fit suivre que de Dom Tellès de Sylva, qu'il aimoit singulierement. Un demi quart d'heure après, le bruit se répandit dans la salle où nous étions, que le Prince, qui étoit d'une humeur si enjouée en nous quittant, avoit passé tout d'un coup dans une affreuse tristesse; qu'il s'étoit fait mettre au lit, & qu'il ne vouloit souffrir personne dans sa chambre; qu'on l'entendoit pousser à tout moment des soupirs, & qu'on ne pouvoit s'imaginer d'autre raison de ce changement, que l'audience qu'il avoit accordée à une Dame inconnue. Cette nouvelle ne se disoit d'abord qu'à l'oreille, mais lorsqu'elle fut publique, & qu'on ne put plus en douter, nous prîmes tous le parti de nous retirer. Chacun raisonna diversement sur

cette aventure, qui fut éclaircie pour nous quelques jours après ; mais qui ne l'est peut-être point encore en Portugal.

En sortant de chez le Prince, nous fûmes conduits par le Marquis de Tordas, & quelques autres Seigneurs du même âge, dans une assemblée de Dames, qui se tenoit chez la Comtesse de Selsefas. Nous y fûmes reçus avec honneur. Il faut le dire à la gloire de la France : c'est un titre pour être vu de bon œil, des personnes de considération dans les Pays étrangers, que de porter l'habit & le nom François. Je me suis bien trouvé, en mille occasions, de cet honorable préjugé. Soit par cette raison générale, soit parce que le Marquis parut aimable aux Dames Portugaises, il reçut d'elles des marques d'attention si galantes,

que je remarquai avec plaisir, qu'il y prenoit goût. Je le vis rire, ce soir, pour la premiere fois depuis son malheur; & dès ce moment, je commençai à croire que je verrois bientôt la fin de sa tristesse, & qu'elle étoit prête à céder au tems & à la nouveauté des objets. Monsieur de Tordas nous offrit à souper. J'engageai le Marquis à l'accepter, persuadé que cela serviroit encore à hâter sa guérison. Nous sommes tous faits de cette maniere; notre cœur n'étant point capable d'un sentiment infini, il est clair qu'une passion, qui diminue tous les jours dans quelqu'une de ses parties, tend à sa fin, & qu'elle s'éteint bientôt tout-à-fait. Je connoissois, d'ailleurs, si parfaitement le caractère particulier du Marquis, que j'avois bien moins appréhen-

de la durée de sa douleur, que sa violence : mon inquiétude avoit cessé avec ses premiers transports, & je m'étois assez reposé sur le fond de son humeur & sur sa vivacité, du soin de calmer son cœur.

Je résolus de recommencer, le lendemain, à lui tenir l'esprit occupé, en reprenant l'étude & nos exercices de Madrid. Sa blessure & ses chagrins les avoient interrompus. Je lui fis cette proposition, sans y mêler rien qui pût rappeller le passé ; il la reçut bien. Tout ce qu'il avoit appris de la Géographie & de l'Histoire, fut repété exactement. Il continua de se remplir de nouvelles connoissances ; & le compte, qu'il me rendoit tous les jours de son étude, me faisoit admirer sa facilité. Nos lectures communes l'atta-

choient beaucoup ; il me témoignoit quelquefois lui-même l'utilité qu'il en retiroit. L'étude que je fais seul, me disoit-il, m'apprend mille choses que j'ignorois, & dont je suis ravi de m'instruire : mais cela n'appartient qu'à l'esprit. Rarement mon cœur s'échauffe en lisant des caractères froids & inanimés, qui me représentent quelquefois à la vérité les plus beaux traits du monde, mais des traits sans vie & sans mouvement. Au lieu, continuoit-il, qu'une lecture que nous faisons ensemble, m'excite, & me remue presque autant que la vue d'une action. Le son de la voix, ses inflexions différentes, les réflexions que vous ajoutez aux pensées de l'Auteur, ou que vous faites sur chaque trait d'une histoire, les conséquences que vous en tirez

contre le vice, ou pour la vertu; enfin l'art avec lequel vous rapportez tout au plan général de mœurs & de conduite, que vous m'avez formés, tous ces avantages joints ensemble, me font trouver une satisfaction infinie à lire en commun, & j'espére que le fruit ira de pair avec le plaisir. Je ne lui marquois pas toute la joye j'avois de l'entendre ainsi raisonner: mais étant si assuré de son goût pour le bon & pour le vrai, je ne perdois pas une occasion de lui inspirer quelque nouveau principe de Morale; & j'avois soin qu'elle fût moins abstraite, que solide; moins profonde, que d'une application facile & naturelle. L'aventure de Madrid ne lui avoit pas été inutile. Non-seulement elle avoit servi à fortifier désormais son cœur, contre les

surprises de l'amour; mais elle sembloit lui avoir donné, en peu de tems, une expérience qui ne s'acquiert ordinairement qu'avec le secours des années. Toutes ses actions me paroissoient plus réfléchies, & son air même plus sérieux & plus mesuré. Je lui disois quelquefois: Votre malheur vous a rendu plus vieux de vingt ans. S'il m'a rendu plus sage, me répondoit-il, c'est un bien que j'en ai tiré; mais convenez qu'il m'a coûté bien cher. Mon premier dessein, en écrivant cette Histoire, étoit de rapporter dans l'occasion la plûpart des discours que je lui tenois, sur les mœurs & sur les sciences; j'espérois rendre ainsi mon ouvrage utile à la Jeunesse, qui auroit pu trouver des régles & des exemples de conduite, dans un livre assez amusant pour se

faire lire avec quelque plaisir. Mais plusieurs Amis, que j'ai consultés, m'ont détourné de cette méthode. Le Public, m'ont-ils dit, n'aime pas l'air sec & pédant, qui accompagne les préceptes. Voyez le sort des Voyages de C... Je me contenterai donc, comme j'ai fait jusqu'à présent, de mêler à mon récit quelques sentimens, ou quelques reflexions, telles que les conjonctures peuvent les faire naître; & je tâcherai d'éviter tout ce qui pourroit inspirer le dégoût. Ce n'est point un Traité de Morale que j'écris; c'est une Histoire. Reprenons-en le fil. J'y aurai dans la suite autant de part que le Marquis.

La tristesse du Prince Dom M... ne diminua point les jours suivans. Elle fut le sujet de tous les entretiens de Lisbonne. On le dé-

mandoit d'où pouvoient venir les chagrins d'un Prince si aimable & si heureux. Nous nous présentâmes à son appartement, avec le Marquis de Tordas, & la plûpart des jeunes Seigneurs qui composoient ordinairement sa Cour. L'ordre étoit donné de ne laisser entrer personne, à l'exception de Dom Tellès de Sylva, second fils de M. le Comte de Tarouca, & favori du Prince. Le Marquis de Tordas nous dit, & à quelques-uns de ses amis, avec qui nous étions, qu'il vouloit nous donner à souper dans sa maison de campagne, qui étoit à deux petites lieues de Lisbonne, & à cinq cens pas de la mer. Chacun lui promit de s'y rendre. Pour nous, qui en ignorions le chemin, & qui n'avions pas d'Equipage, il nous vint prendre l'après midy dans le sien.

Nous arrivâmes de bonne heure à Lereda, qui étoit le nom de sa maison. Nous nous promenâmes, le reste du jour, dans les jardins & dans le bois; & le soir, sur les dix heures, on vint nous avertir que le souper nous attendoit. Notre dessein étoit de retourner ensuite à Lisbonne; mais si la Providence n'eût veillé sur nous, nous courions risque d'en être éloignés pour long-tems, ou de nous trouver peut-être exposés à quelque chose de bien plus fâcheux.

La nuit étoit si claire, qu'on eût pu se passer de la lumiere des flambeaux. Nous étions à table depuis une heure ou deux, lorsque nous entendîmes fermer la grande porte de la cour avec beaucoup de violence, & le bruit de sept ou huit hommes qui se crioient, l'un à l'autre, en fermant

la porte : Pouſſe, aide-moi ; vîte, dépêche. Nos Laquais les virent au travers de la fenêtre ; & craignant, avec raiſon, quelque mauvaiſe aventure dans un lieu ſi proche de la mer, ils ſe preſſerent de fermer auſſi les portes qui communiquoient du corps de logis à la cour. Cette précaution étoit d'autant plus ſage, que les huit inconnus paroiſſoient bien armés. Nous nous levâmes nous-mêmes de table, pour les conſidérer, & nous déliberâmes un moment ſur le parti que nous avions à prendre. Toutes les fenêtres des Appartemens bas étoient grillées, ce qui nous empêchoit de craindre d'être ſi facilement inſultés. Nous étions ſept, & nous avions avec nous pour le moins douze ou quinze Laquais : mais nous étions ſans armes ; & le

moyen de résister contre des pistolets & des fusils ! Pour augmenter notre peine & notre frayeur, Brissant vint me dire que nous étions dans un péril extrême ; que c'étoit assurément des Corsaires ; qu'il les reconnoissoit bien à leurs armes, & qu'il étoit même fort trompé, s'il n'avoit apperçu Andredi. J'avoue que le nom de ce Scélérat me fit frémir. Quoi ! lui dis-je, cet Andredi dont vous nous avez rapporté mille choses affreuses ? Lui-même, me répondit Brissant. La crainte que je conçus tout d'un coup, pour le cher Marquis, me fit proposer à nos Messieurs de nous retirer par le jardin. Il fut le premier à me répondre, qu'il y auroit de la honte à fuir, & qu'il falloit défendre la maison de Monsieur de Tordas. Comme il achevoit de parler, les

Corſaires, qui avoient eu le tems de barricader la porte, s'approcherent du corps de logis, & demanderent bruſquement qu'on leur ouvrît l'entrée. J'ouvris la fenêtre, & paroiſſant ſeul, je leur dis fierement, qu'ils ſe gardaſſent de faire la moindre inſulte à la maiſon, & que nous étions aſſez de perſonnes pour nous bien défendre. Andredi, car c'étoit lui-même, me répondit d'un ton fort humble, que loin de vouloir nous inſulter, il nous demandoit un aſile, ou du moins la liberté du paſſage pour s'enfuir. Son embarras & la précipitation avec laquelle j'avois vu ſes gens fermer la porte, me firent croire qu'ils étoient pourſuivis. Cette penſée me raſſura. Sauvez-vous, lui disje, par où vous pourrez; mais comptez que la maiſon ne vous

ſera point ouverte, & que nous en défendrons bien l'entrée. A peine eus-je prononcé ces deux mots, que nous entendîmes à la porte de la cour un grand bruit de Chevaux; & dans un inſtant, elle fut enfoncée à coups de hâches. Trente Cavaliers entrerent, le piſtolet au poing. Les Corſaires ſe voyant ſans eſpérance de fuir, & trop inégaux en nombe pour réſiſter, jetterent leurs armes à terre en demandant la vie: ils furent ſaiſis, & chargés de chaînes. Nous ouvrîmes alors la porte de la maiſon. L'Officier qui commandoit les Cavaliers, nous fit des excuſes fort honnêtes ſur l'obligation où il avoit été de cauſer quelque déſordre dans la cour. Il nous apprit, en peu de mots, qu'il étoit depuis deux jours ſur la Côte, à la tête de cent che-

vaux, pour observer un Bâtiment, qui avoit déja fait quelques descentes, & enlevé un butin considérable ; que l'ayant vu s'approcher de terre au clair de la lune, ils s'étoit caché avec ses Cavaliers pour attendre le débarquement des Corsaires ; qu'ils étoient sortis du Vaisseau, au nombre de trente ou quarante, & qu'ils avoient pris le chemin de la maison où nous étions, dans l'espérance apparemment de la piller ; mais qu'aussi-tôt qu'ils avoient été à quelque distance de la mer, il s'étoit hâté de les prendre par derriere, pour leur couper le retour ; que se voyant surpris par un si grand nombre, & dans l'impuissance de regagner leur Vaisseau, ils avoient pris le parti de se séparer, pour fuir & s'échapper plus facilement ; que de son côté,

il avoit divisé sa troupe pour les poursuivre ; & qu'il ne doutoit pas que ses Cavaliers n'eussent arrêté les autres, comme il avoit fait ceux qui étoient venus nous troubler. Il ajouta que son entreprise n'étoit encore exécutée qu'à demi ; qu'il alloit tâcher de se saisir du Vaisseau, & qu'il avoit dessein pour cela d'employer l'artifice. Il pria le Marquis de Tordas de permettre que les Prisonniers fussent gardés dans sa cour : il en prit seulement deux avec lui & s'étant mis à pied, lui & vingt-cinq Cavaliers de sa troupe, il retourna vers la mer, pour exécuter ce qu'il avoit médité.

Nous mourions d'envie, le Marquis & moi, de voir Andredi de près, & de l'entendre parler. Nous le fimes entrer dans la salle ; & nous étant remis tranquillement

à table, je le fis asseoir sur une chaise, lié comme il étoit. Hé bien, brave Andredi, lui dis-je, voilà donc toutes vos courses & tous vos exploits terminés. Vous ne vous attendiez pas de vous trouver ce soir en si bonne compagnie. Il parut surpris de s'entendre appeller par son nom. Il baissa les yeux sans répondre. Où êtes-vous, Brissant, m'écriai-je? venez renouveller connoissance avec votre Patron, le Seigneur Andredi. Brissant, qui n'avoit point encore osé lui parler, s'approcha de moi, & se plaça vis-à-vis de lui. Andredi le reconnut. Ah! Traitre, lui dit-il avec des yeux étincelans; c'est toi, sans doute, qui est cause aujourd'hui de ma perte. Ne l'accusez pas, repris-je; il ignoroit comme nous, que vous fussiez si proche

de Lisbonne : mais quand il auroit contribué à vous faire arrêter, il n'auroit fait que réparer les crimes que vous l'avez forcé de commettre malgré lui. Le fier Corsaire fut piqué de ce reproche : il s'emporta en injures contre Brissant, & l'accusa d'avoir eu plus de part que lui aux désordres qu'ils avoient commis ensemble. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, il y a renoncé volontairement: & vous êtes un Misérable, qui les avez bien multipliés depuis qu'il vous a quité. Cependant, ajoutai-je, si vous voulez nous en faire un récit fidéle, je vous promets que ces Messieurs voudront bien s'employer, pour faire diminuer la rigueur des peines que vous méritez. Le Marquis de Tordas & tous ses amis l'assurerent qu'ils tiendroient ma promesse ; mais ce

fut inutilement : nous ne tirâmes plus de lui un seul mot. Le voyant obstiné à se taire, j'ordonnai à Brissant de raconter tout ce qui lui étoit arrivé avec lui. Sa relation fut longue : il y ajouta même des circonstances qui lui étoient échappées à Madrid. Pendant que nous nous entretenions sur son récit, nous entendîmes, dans la cour, un nouveau bruit de chevaux qui arrivoient : c'étoit le reste des Cavaliers Portugais, qui amenoient ving-deux autres Corsaires, suivant l'ordre de leur Officier qu'ils avoient rencontré. Il revint bientôt lui-même, avec une nouvelle proie, qui lui coûtoit moins de peine à conduire. Il nous fit demander la permission d'entrer dans la salle ; & nous fûmes fort étonnés d'y voir entrer avec lui douze femmes, assez mal

en ordre, mais dont plusieurs ne paroissoient pas des femmes du commun. Il y en avoit une, entre les autres, dont la taille & la beauté attirerent tout d'un coup nos regards. Elle étoit pâle & abbatue; mais on voyoit aisément que c'étoit l'effet de sa tristesse. L'Officier nous raconta que s'étant approché du Vaisseau, il n'avoit point eu de peine à s'en rendre maître; parce que le petit nombre de Corsaires, qui y étoient restés, avoient pris sa troupe pour celle de leurs Compagnons. Il avoit commencé par le visiter exactement, & il y avoit trouvé quantité de sacs & de tonneaux remplis d'or & d'argent. Il en avoit fait un compte exact, & les plus fidéles de ses Cavaliers étoient demeurés pour garder ce riche butin jusqu'au jour. Pour

les douze femmes, il les avoit prises d'abord pour d'infâmes Créatures, qui s'entendoient avec les Corsaires, & qui vivoient dans le désordre avec eux: mais elles l'avoient détrompé elles-mêmes, en le priant de mettre fin à leur infortune. Ces Malheureux les avoient enlevées sur diverses Côtes, & les faisoient servir de jouet à leur brutalité. Celle, dont la beauté nous avoit touchés, se mit à pleurer amerement, lorsque l'Officier nous parla d'elles. Nous fumes encore plus émus de ses larmes. Le Marquis de Tordas s'empressa de la faire asseoir avec ses Compagnes, & leur offrit toute sorte de secours & de rafraîchissemens. Il étoit trop tard, pour conduire les Prisonniers à la Ville: ils furent gardés dans la cour, jusqu'au lendemain. Nous engageâmes l'Offi-

cier à prendre un couvert avec nous, & nous ne quittâmes point la table pendant le reste de la nuit. La belle Affligée ne toucha presqu'à rien : mais lorsque nous eûmes lié conversation, nous la fîmes consentir à nous raconter son malheur. Voici ce qu'elle nous dit, en versant plus de larmes, qu'elle ne prononça de paroles.

Permettez-moi de vous cacher mon nom : je dois cette considération à ma triste famille. Je suis Françoise, & née à Ant.... d'un Pere très-noble & très-riche. Mon bien, ma naissance & mon éducation sembloient me promettre la plus heureuse de toutes les destinées. L'amour alloit rendre ma félicité parfaite, par un mariage conforme à mon inclination; enfin je touchois au comble

de mes vœux, lorſque ces monſtres abominables, continua-t-elle, en nous montrant de la main les Corſaires qui étoient dans la cour, m'ont précipitée dans l'infâme état où vous me voyez. Mon Amant, qui devoit être mon Mari deux jours après, m'engagea un ſoir à ſortir de la Ville pour faire un tour de promenade : c'eſt une liberté établie chez nous, & dont notre ſexe uſe avec ſageſſe. Nous nous éloignâmes inſenſiblement, l'eſprit & le cœur occupés de notre tendreſſe. L'obſcurité nous fit appercevoir qu'il étoit tems de retourner ſur nos pas. Comme nous approchions de la Ville, en ſuivant toujours le grand chemin, quatre hommes armés, qui étoient couchés le ventre à terre, ſe leverent tout d'un coup à deux pas devant nous,

& nous arrêterent en nous préſentant le bout du piſtolet. Mon jeune Amant, qui étoit plein de courage & d'amour, ne fit point attention qu'il lui ſeroit pernicieux de me défendre. Il oſa l'entreprendre ; un coup de piſtolet lui caſſa la tête à mes yeux. Trop heureuſe, ſi j'avois péri du même coup ! Hélas ! je crus mourir avec lui ; mais ce n'étoit qu'un évanouiſſement, que je pris en vain pour la mort. Je fus portée, ou traînée, jusqu'au vaiſſeau. Quels furent mes cris, lorſqu'étant revenue à moi une heure après, je me trouvai entre les bras de l'exécrable Andredi ! Cet infâme n'avoit pas même attendu que j'euſſe repris la connoiſſance, pour ſatisfaire ſa brutalité. Epargnez-moi un ſouvenir, qui me comble de honte & de déſeſpoir. I

eut encore la barbarie de m'insulter, en m'assurant d'un air railleur qu'il étoit mon Mari. Ah! monstre, lui dis-je, tu ne porteras pas ce nom long-tems; & je m'efforçai de l'étrangler, ou de lui arracher les yeux. Mais de quoi étois-je capable dans la foiblesse où je me trouvois, & retenue par des mains accoutumées au crime & à la violence? Il fallut céder à ma cruelle fortune, & me résoudre à servir aux plaisirs d'Andredi. Il y a trois mois que je suis réduite à cette infamie. J'ai été témoin, depuis ce tems-là, de tous les désordres que mes Ravisseurs ont commis, dans tous les endroits où leur fureur les a portés : il ne s'est pas passé de jour, où je n'ai vu couler du sang & des larmes. Andredi me traite néanmoins avec respect

Je suis regardée comme la Reine des Scélérats, dont il est le Chef. Plus heureuse que mes compagnes, je n'ai à répondre qu'à la passion d'un seul. Toutes les richesses du Vaisseau ont été remises à mes soins, & j'avois la liberté d'en disposer absolument. Mais foible consolation dans un malheur tel que le mien ! La mort auroit eu bien plus de douceur pour moi, si le Ciel permettoit de se la procurer volontairement. Je l'ai invoquée mille fois ; & aujourd'hui que la liberté va m'être rendue, je ne veux plus faire usage de la vie, que pour pleurer ma honte, & me cacher éternellement aux yeux des hommes.

Cette histoire nous attendrit beaucoup. Nous consolâmes cette belle Personne, par nos civili-

tés. Le Marquis de Tordas, & les autres Seigneurs Portugais lui promirent d'employer leur crédit pour lui procurer une place dans quelque Communauté Religieuse, où elle pourroit mener une vie douce, & oublier son infortune. Ses compagnes nous rapportent aussi, l'une après l'autre, de quelle maniere elles étoient tombées au pouvoir des Corsaires. Leur enlevement avoit toujours été accompagné de quelque meurtre, ou de quelque incendie; de sorte que ces Scélérats pouvoient être regardés avec raison comme des monstres d'horreur & de barbarie. Leur punition ne fut pas différée long-tems: ils furent conduits le matin à Lisbonne, & deux jours après ils furent tous exécutés par divers supplices. Le Roi de Portugal offrit, aux douze

femmes, d'employer une partie du butin à construire une espéce de Couvent, pour leur servir de retraite. Elles tinrent conseil en commun sur cette proposition. Mais elles résolurent de quitter le Portugal, & de se retirer, chacune de son côté, dans des Pays, où leur honte ne fût pas connue. Le Roi y consentit, & leur fit donner libéralement de quoi se conduire.

Le bruit de cette aventure, & le péril que nous avions couru, servirent à nous faire connoître de toute la Ville en moins de huit jours. Le Prince Dom M..., malgré sa tristesse, voulut être informé de l'événement par nous-mêmes. Il nous fit avertir de nous rendre chez lui, avec le Marquis de Tordas. Nous le trouvâmes en robe de chambre, avec le seul Dom Telkès de Sylva. La douleur

étoit répandue sur son visage & dans ses yeux. Lorsque le récit de notre aventure fut achevé, le Marquis de Tordas prit la liberté de lui témoigner combien il étoit touché de le voir si triste & si solitaire. Ah ! mon cher Tordas, lui dit le Prince, quelles que puissent être ma solitude & ma douleur, elles négaleront jamais ma perte. En fuyant la vûe des hommes, que ne puis-je aussi me fuir moi-même ? Que ne puis-je du moins détourner de mes yeux des images funestes, dont la présence ne me permettra jamais d'être heureux ! Est-il possible, mon Prince, repartit le Marquis de Tordas, qu'à l'âge où vous êtes, & dans un des premiers rangs du monde, avec tant de vertus & de rares qualités, vous puissiez connoître la mauvaise fortune

autrement que par son nom? Qui s'imaginera jamais que le Prince de Portugal est malheureux, & qu'il craint de l'être toujours? C'est une partie de mon malheur, repliqua le Prince, que d'être né ce que je suis. Si j'étois moins connu, je pourrois m'affliger avec liberté. De vaines loix de bienséance & d'honneur ne m'obligeroient pas de cacher jusqu'au sujet de mes peines. J'aurois du moins la douceur de verser librement des larmes. Il en répandit quelques-unes, en prononçant ces derniers mots; mais il les essuya promptement, & se tournant vers le Marquis de Rosemont, il lui demanda ce qu'il pensoit de sa foiblesse, & ce qu'il en diroit, lorsqu'il seroit retourné en France! Le Marquis lui fit une réponse flatteuse & polie. Il se retira

peu après dans son cabinet, & Dom Tellès de Sylva fut le seul qui osa le suivre.

La tristesse du Prince fit beaucoup d'mpression sur le Marquis. Je m'en apperçus le soir par le renouvellement de la sienne. Il parla peu en soupant. Ses soupirs & son silence ne me firent que trop connoître que son cœur étoit vivement agité. Je feignis néanmoins de le croire tranquille, & j'affectai de ne l'entretenir que de choses indifférentes. J'étois persuadé, comme je l'ai déja dit, qu'on ne guérit point des maux, tels que les siens, en les combattant. Je l'excitai seulement à prendre un peu plus que de coutume, d'un vin délicieux, dont le Marquis de Tordas nous avoit envoyé quelques bouteilles. Il y consentit par complaisance; ce

qui ne l'empêcha point de se retirer dans sa chambre plutôt qu'à l'ordinaire. Je me retirai, immédiatement après, dans la mienne. Il n'y fit point d'attention ; & croyant n'être entendu de personne, il se livra bientôt aux gémissemens les plus vifs & les plus tendres. Je prêtai l'oreille, pour entendre plus distinctement ses plaintes. Il les adressoit à sa chere Diana, comme s'il eût été avec elle. J'étois supris de le voir encore si touché, après avoir cru la guérison si avancée. La curiosité me porta à m'approcher de sa porte, je l'ouvris doucement, pour observer sa posture & ses mouvemens. Il étoit étendu sur un fauteuil, près d'une table, sur laquelle étoient deux flambeaux. Une petite caisse qu'il avoit apportée de Madrid, & dont je ne

lui avois jamais demandé quel étoit l'usage, étoit ouverte auprès de lui : il en tiroit successivement plusieurs petits meubles, qu'il tenoit appuyés un quart-d'heure sur sa bouche, & qu'il rangeoit ensuite sur sa table : c'étoit un bonnet de velours noir, brodé d'or, des bas, des ornemens de tête & de gorge, des gants, des brasselets, & d'autres bagatelles de même nature. Mais ce qui me surprit davantage, ce fut de lui voir tirer du fond de la caisse un portrait assez grand, que j'ignorois qu'il eût, & que je jugeai devoir être celui de Donna Diana. Il le tint long-tems dans ses mains, en le regardant avec une attention qui arrêta quelque tems ses soupirs; mais ce fut pour en pousser bientôt de plus pronfonds & de plus violens. Je ne pouvois m'i-

imaginer de quels moyens il s'étoit servi pour obtenir ces tristes restes de son Amante, & j'en accusai d'abord M. le Comte de Mancenez. Cependant, comme cela ne s'étoit pu faire sans que ses gens en sçussent quelque chose, je retournai à ma chambre, où je les fis appeller l'un après l'autre. Le Brun & Deschamps me protesterent, avec serment, qu'ils n'étoient instruits de rien. Brissant, qui sçavoit tout, voulut dissimuler; mais comme je le soupçonnois, je lui parlai avec tant de fermeté, qu'il me confessa enfin qu'il avoit reçu ordre de son Maître, pendant le petit voyage que nous avions fait à l'Escurial, d'obtenir à quelque prix que ce fût, les derniers habits que Donna Diana avoit portés; qu'il avoit acheté de sa femme de chambre

jusqu'à sa robe, ses juppes & son linge; que depuis ce tems-là, le Marquis ne portoit point d'autres chemises que celles qui avoient appartenues à sa Maîtresse, les ayant fait accommoder à son usage; que les juppes avoient été changées en vestes, dont il se servoit tous les jours; & la robe en robe de chambre: enfin, qu'il étoit sans cesse couvert de ce qui avoit revêtu l'infortunée Diana. Pour le portrait, il me dit que son Maître l'avoit eu de Donna Elisa, qui ne s'en étoit défait qu'avec peine, pour l'obliger. Les bras me tomberent d'admiration à ce récit. Mais pourquoi, dis-je à Brissant, vous être chargé d'une telle commission, sans m'en avertir? Ne deviez-vous pas juger que c'étoit le plus mauvais office que vous puissiez rendre à

votre Maître ? Il me répondit, qu'il n'avoit pu se refuser à ses instances, ni désobéir à ses ordres ; que lorsqu'il lui avoit représenté que je désapprouverois peut-être cette démarche, il l'avoit assuré que je n'en sçaurois jamais rien ; ou que si je venois à l'apprendre, je ne pourrois la condamner, puisque j'avois fait bien davantage après avoir perdu mon Epouse. De quelque façon que vous puissiez vous justifier, repris-je, c'est une faute que vous avez commise, & que je ne vous pardonnerai qu'à condition que vous la repariez promptement. Il faut employer toute votre adresse pour ôter au Marquis cet inutile équipage, sans qu'il puisse en accuser personne. Si vous réussissez avant huit jours, ajoûtai-je pour l'exciter, je vous promets dix

Louis d'or. Briſſant accepta le marché, & me promit tous ſes ſoins; mais on verra que cette entrepriſe lui fut bien funeſte. Je fis auſſi-tôt du bruit près de la chambre du Marquis, pour lui faire quitter ſa triſte occupation; & étant entré un moment après, je trouvai qu'il avoit ſerré les meubles, & fermé ſa caiſſe. Je demeurai avec lui juſqu'à ce que je le vis accablé de ſommeil.

Le lendemain, qui étoit le premier jour de Novembre, à peine étions-nous levés, qu'un Gentilhomme du Prince Dom M...... vint nous dire de ſa part, qu'il ſouhaitoit de parler au Marquis & à moi. Nous nous hatâmes d'aller chez lui. On nous fit entrer auſſi-tôt dans ſa chambre, comme des perſonnes attendues.

Il étoit encore au lit. Il nous fit donner des chaises ; & lorsque nous fumes assis près de lui, & qu'il eut fait sortir son monde, il nous tint ce discours : Vous ne vous attendez pas, Messieurs, à la proposition que je vais vous faire ; mais quelque étrange qu'elle puisse vous paroître, je m'assure que vous me ferez la faveur d'y consentir. Il s'arrêta un moment ; & le Marquis en profita, pour lui répondre que nous étions aussi incapables de manquer à lui obéir, que lui de rien exiger de nous qui ne fût juste, & que nous ne fussions obligés d'exécuter. Ce n'est pas de l'obéissance, reprit-il avec un soupir, c'est de l'amitié & de la compassion que je vous demande. Vous me voyez pénétré de la plus vivre douleur, & dans un état où je ne regarde plus la

vie comme une faveur du Ciel, tant elle m'eſt devenue funeſte & inſupportable. Je fais des efforts inutiles, pour retrouver la tranquillité que j'ai perdue. La cauſe de mes maux m'eſt ſans ceſſe préſente, & ce n'eſt point en Portugal que je puis eſpérer de l'oublier. Mon deſſein eſt de m'en éloigner pour quelque tems. Le Comte de Tarouca eſt Ambaſſadeur du Roi en Hollande; je l'aime; & je compte ſur le zéle & ſur l'attachement qu'il a pour moi. Je veux commencer par-là mes voyages. Dom Tellès de Sylva, ſon fils, conſent à m'accompagner; c'eſt le ſeul Portugais que j'aie mis dans mon ſecret, & que j'aie chargé de prendre les meſures néceſſaires pour mon départ: ma derniere réſolution fut priſe hier après vous avoir vus.

Je me suis flatté, continua le Prince, que vous ne me refuserez pas d'être aussi du voyage, & de monter sur le même Vaisseau avec moi. Vous m'avez dit, qu'en quittant Lisbonne, vous deviez aller en Angleterre & en Hollande; ce ne sera pas changer beaucoup votre dessein, que de commencer par la Hollande, d'où vous passerez ensuite facilement en Angleterre. Que dites-vous de ce projet, ajouta-t-il en nous regardant? m'accorderez-vous ce que je vous demande? Je vous estime tous deux: vous en pouvez juger par la confiance que je vous marque.

Le Marquis cherchoit, dans mes yeux, ce qu'il devoit répondre. Je lui fis un signe qu'il entendit. Il témoigna au Prince combien nous nous sentions honorés

de ſon eſtime, & avec quelle joïe nous étions prêts de le ſuivre, en quelque endroit qu'il voulût nous permettre de l'accompagner. Nous lui engageâmes notre parole, de nous préparer à partir au premier ordre. Il nous donna quelques avis ſur la maniere dont nous devions nous conduire, pour tromper la curioſité de ceux qui pourroient nous obſerver ; & il nous ordonna de voir en particulier Dom Tellès de Sylva, & de lui faire part de la réſolution que nous venions de prendre. En ſortant du Palais : nous le rencontrâmes ; & lui-même, nous voyant ſortir de chez le Prince, fut le premier à nos ſaluer avec beaucoup d'honnêteté. Nous lui apprîmes, en deux mots, ce que nous avions conclu. Il en eut de la joie, & il nous pria de rentrer au

Palais avec lui. Le Prince, ſurpris de nous revoir ſi-tôt, lui demanda avec empreſſement, s'il apportoit d'heureuſes nouvelles. Les plus heureuſes du monde, répondit Dom Tellès; nous ſerons en mer dans quatre jours, ſi vous le deſirez. Enſuite il lui raconta que s'étant informé exactement s'il y avoit quelque Vaiſſeau prêt à faire voile en Hollande, il ne s'en étoit point trouvé; mais qu'un Bâtiment Anglois, qui revenoit de Conſtantinople, & qui ſe repoſoit depuis quinze jours à Liſbonne, devoit partir au premier jour pour l'Angleterre; qu'il avoit parlé au Capitaine, & qu'en lui promettant une ſomme conſidérable, il l'avoit engagé à ſe charger de nous, pour nous tranſporter juſqu'à la Brille. Le Prince embraſſa Dom Tellès, avec de

grandes marques de satisfaction. Ne différons pas, lui dit-il. Partons au premier vent. Il nous pressa d'aller faire nos préparatifs, sans perdre un moment; & il chargea Dom Tellès de mettre ordre à tout le reste.

Quoiqu'un départ si précipité ne nous laissât pas le tems de connoître assez la Cour de Portugal, je ne pouvois me repentir de l'engagement que nous avions pris avec Dom M.... Outre l'honneur d'accompagner ce Prince aimable, qui a fait admirer depuis son mérite à la Cour de France, je regardois comme un avantage, pour le Marquis, de s'éloigner tout-à-fait de l'Espagne. Qu'auroit-ce été, si j'eusse prévu le bonheur qui m'attendoit en Hollande, & que j'aurois manqué, sans doute, si j'eusse fait un plus long

séjour en Portugal? Mon Lecteur me verra bien-tôt dans un de ces heureux momens, qui ont été si rares dans le cours de ma vie. Il est vrai que je l'ai payé ensuite bien cher; car la fortune n'a jamais gardé de mesures dans le bien & le mal qu'elle m'a fait. Mais enfin, le dernier malheur qui m'est arrivé étoit un malheur nécessaire, que je n'aurois pu éviter, en quelque lieu du monde où je me fusse trouvé; au lieu que le plaisir, qui l'a précédé, dépendoit de notre prompte arrivée en Hollande, & de ce Vaisseau Anglois, que la Providence sembloit avoir destiné pour nous porter. La suite éclaircira cette réflexion.

Le soir du troisiéme jour de Novembre, nous fumes avertis, par Dom Tellès, que nous nous mets

trions en mer le lendemain. Pour cacher mieux notre départ, le Prince fit courir le bruit, qu'il iroit de grand matin à la chasse, & qu'il ne vouloit être accompagné que de Dom Tellès, & de deux Domestiques. Il sortit en effet, de la Ville, en équipage de Chasseur; & ayant pris le chemin de Belem, il y trouva une Chaloupe qui l'attendoit, & sur laquelle il se rendit à bord du Vaisseau Anglois. Nous y étions dès la pointe du jour. Le vent se trouva favorable, & l'on tendit aussitôt les voiles pour nous éloigner promptement. J'ai promis de raconter le malheur de Brissant. Il n'avoit point oublié la promesse qu'il m'avoit faite, d'enlever adroitement au Marquis la caisse où étoient les bijoux de Donna Diana, & ses habits mêmes, s'il

étoit possible. Notre embarquement lui parut une occasion commode ; il s'entendit avec le Brun & Deschamps, pour vendre & la caisse & les habits à profit commun ; & s'assurant que je ne manquerois pas de prendre parti pour eux, ils concerterent de répondre à leur Maître, lorsqu'il s'appercevroit du vol, qu'ils avoient enfermé les habits & la caisse dans une même malle, qui avoit été malheureusement oubliée à Lisbonne. Je ne sçais comment il arriva que le Marquis eut besoin de sa robe de chambre, dès l'après-midi du jour de notre départ. Il la demanda à Brissant, qui se trouva proche de lui. Brissant affecta de chercher la malle où elle devoit être ; & après bien des soins inutiles, il vint faire à son Maître la réponse qu'il avoit pré-

parée. Le Marquis ſçavoit que j'avois chargé Briſſant de faire transporter notre équipage au Vaiſſeau, & que la perte de la malle venoit, par conſéquent, de ſa faute. Il entra dans une colère extrême, lorſqu'il eut appris que tout lui étoit enlevé, juſqu'à la caiſſe; & ſa vivacité l'emportant ſur ſa douceur ordinaire, il ſe ſaiſit d'un inſtrument garni d'un fer pointu, qui étoit dans ſa chambre, pour en maltraiter Briſſant: il le pourſuivit juſques ſur le tillac, où ce pauvre Garçon ſe hâta de monter. J'y étois aſſis ſur une chaiſe, un Livre à la main. Je me levai promptement, pour arrêter le Marquis; mais voyant que je l'allois retenir, il lâcha ſur Briſſant l'eſpéce de pieu qu'il tenoit à la main. Le coup fut ſi violent, que non-ſeulement le pieu perça l'épaule,

l'épaule, & demeura attaché à la partie blessée; mais comme ce malheureux étoit alors sur le bord du Vaisseau, sa frayeur, jointe à l'ébranlement qu'il reçut, le précipita dans la mer. Ce fut-là, que j'eus lieu de reconnoître le cœur excellent du Marquis. A peine eut-il vu la chûte de Briſſant, que toute sa colère se changea en pitié; & je puis dire même en tendresse & en douleur. Ah! qu'ai-je fait, me dit-il? le pauvre Briſſant va périr. Je ne sçais si, se fiant sur son adresse à nager, il ne se seroit pas jetté après lui pour le secourir. Je le priai de ne pas s'approcher tant du bord du Vaisseau, & j'offris dix pistoles aux Matelots, qui voudroient sauver Briſſant; ce qui fut exécuté en un instant. Il en fut quitte, pour garder le lit pendant trois

ſemaines. Je lui donnai, après ſa guériſon, les dix Louis d'or que je lui avois promis, & qu'il avoit aſſez bien gagnés.

Le Prince Dom M..., s'étant trouvé plus tranquille dès qu'il fut monté ſur le Vaiſſeau, s'étoit fait mettre auſſi-tôt au lit. Soit que ce fût la joie de commencer ſi heureuſement ſes voyages, & de s'éloigner de Lisbonne, ſoit l'épuiſement que lui avoient cauſé ſa douleur, & pluſieurs nuits qu'il avoit paſſées ſans dormir, il demeura, juſqu'au ſoir, enſeveli dans un profond ſommeil. Dom Tellès de Sylva étoit occupé à écrire, je ne ſçais quoi, dans ſa chambre. Pour moi j'étois, comme j'ai dit, à lire ſur le tillac, avant l'aventure de Briſſant; & je retournai au même lieu, lorſque je lui eus fait donner les ſecours

dont il avoit besoin. J'emmenai le Marquis avec moi, je lui fis une petite morale, telle que la demandoient les circonstances. Il étoit environ quatre heures après midi. Le tems étoit serein, & l'air fort doux. Nous fumes frappés, tout d'un coup, d'un spectacle auquel nous ne nous attendions pas. Nous vimes sortir d'une petite chambre, à l'autre bout du Vaisseau, un Turc chargé d'un tapis, & de quelques coussins, qu'il étendit dans un lieu fort commode. Un autre Turc, beaucoup mieux mis que le premier, sortit du même endroit un moment après; & se tournant vers l'écoutille, par laquelle il avoit passé, il présenta la main à deux jeunes Turcs, vêtus richement, pour les soutenir en montant sur les Ponts. Deux femmes Turques

parurent ensuite ; & s'étant avancés tous ensemble vers le tapis, les deux jeunes gens s'assirent sur les coussins les plus propres & les plus relevés, tandis que les quatre autres prirent place au-dessous d'eux. Nous demeurâmes quelque tems en silence, à les considérer. Cet habit, que j'avois porté si long-tems, & que j'avois tant de raison d'aimer, me remit en mémoire une partie de mes aventures passées, & je tombai insensiblement dans une profonde rêverie. Le Marquis, m'ayant dit quelques mots, sans que je l'eusse entendu, me poussa enfin par le bras. Je ne sçais, me dit-il, si c'est la vue de ces Turcs, qui vous occupe ; mais vous paroissez extrêmement rêveur. Je lui répondis, qu'ayant demeuré plusieurs années en Turquie, il étoit naturel

que je visse les Turcs avec plaisir ; & je lui proposai de passer de l'autre côté du Vaisseau, pour lier connoissance avec eux. Nous traversâmes une infinité de cordages & d'instrumens de mer. A mesure que nous approchions, nous découvrions mieux la bonne mine des deux jeunes Turcs. Le plus âgé paroissoit avoir vingt ans : il étoit grand & robuste pour cet âge. L'autre sembloit en avoir à peine treize ou quatorze : les graces les plus tendres de l'enfance étoient encore sur son visage, & tout paroissoit charmant dans sa figure. Nous jugeâmes que les deux hommes & les deux femmes étoient leurs domestiques.

Je les saluai en langage Turc, que je n'avois pas oublié tout-à-fait. Ils se leverent. Le plus âgé me répondit civilement : nous

prîmes place près d'eux. Je leur demandai s'ils ne sçavoient point d'autre langue que celle de leur Pays; ils me dirent que non. J'exhortai, en riant, le Marquis à prendre patience pendant notre entretien, & à se contenter du plaisir de les voir. Pour moi, je continuai de leur faire diverses questions. Ils m'apprirent qu'ils venoient de Constantinople, par l'ordre de leur Pere; qu'ils l'alloient trouver à la Haye, où il avoit été envoyé pour régler avec les Hollandois quelques affaires qui concernoient la Mer & le Commerce; qu'ils y passeroient, avec lui, tout le tems qu'il avoit encore à y demeurer; & que selon le projet qu'il leur avoit écrit, ils reviendroient ensemble par la France, qu'ils avoient envie de voir, & s'embarqueroient ensuite

à Marseille, pour retourner en Asie. Je leur dis que je connoissois fort Constantinople; que j'y avois passé quelque tems; & qu'ayant eu un assez long commerce avec les Turcs, j'avois appris à les estimer; mais, ajoûtai-je, comment avez-vous osé entreprendre un si long voyage, sans sçavoir d'autre langue que la vôtre? L'aîné me montra son Gouverneur, qui étoit l'un des deux Turcs assis près de lui. Timanes, me dit-il, sçait la plûpart des langues de l'Europe. Je lui demandai ce que c'étoit que les deux femmes qu'ils avoient avec eux. C'est, me répondit-il, la Gouvernante & la Nourrice de mon Frere; car il lui faut encore quelques années, ajoûta-t-il en riant, pour sortir des mains des femmes. Notre entretien dura ainsi

quelque tems, sur les ennuis d'une longue route, & sur l'incommodité de la mer. Le plus jeune parloit peu; mais ses moindres paroles avoient de la grace, & sa voix étoit d'une douceur dont le Marquis lui-même fut enchanté, quoiqu'il n'entendit pas la langue. Plus je regardois cet aimable enfant, plus j'étois touché de la beauté de ses traits; car je ne croyois pas pouvoir attribuer à une autre cause l'impression de tendresse que je ressentois. Je trouvois, dans la figure de son Frere aîné, quelque chose qui m'intéressoit aussi: enfin leur conversation me parut avoir duré trop peu, lorsque le Brun vint nous avertir que le Prince Dom M.... étoit éveillé, & qu'il demandoit à nous voir. Je les priai, en les quittant, de consentir à

lier avec nous quelque commerce, pendant notre navigation. Ils me le promirent avec quelque apparence de ſatisfaction ; & leur ayant demandé leur nom, pour les diſtinguer en leur parlant dans leur langue, qui n'a point de mot qui réponde à notre *Monſieur*, l'aîné me dit qu'il s'appelloit Muleid, & ſon frere, Memiſcès. Je les embraſſai tous deux ; le Marquis fit la même choſe, & nous nous hatâmes d'aller rejoindre le Prince.

Son viſage nous ſembla tranquille & repoſé. Il nous remercia tendrément d'avoir avancé notre départ de Lisbonne, pour l'accompagner ; & il nous fit l'honneur de nous embraſſer tous deux, en nous appellant ſes chers Amis. Vivons tous quatre, nous dit-il, comme des Freres : nous mange-

rons ensemble, & je veux que nous agissions familierement. Le Capitaine lui avoit cédé la chambre de poupe, qui étoit grande & fort ornée : il y avoit deux lits, dont l'un étoit destiné pour Dom Tellès. Comme le Prince n'avoit pris aucune nourriture depuis le matin, il ordonna qu'on le fît souper de bonne heure. En attendant qu'on le servît, nous lui apprîmes l'agréable rencontre que nous avions faite de deux jeunes Turcs, les plus aimables du monde. Le Marquis s'épuisa sur les louanges de Memiscès. Il en parla avec tant d'affection, que le Prince nous pria de le lui faire voir le lendemain : mais il ne put s'empêcher de rire, lorsque que je lui dis que toute l'amitié du Marquis s'étoit contractée par les yeux, & qu'il n'avoit point eu un seul mot

de converſation avec les deux Turcs, qui ne ſçavoient que leur langue ; nous lui en fimes la guerre agréablement pendant tout le ſouper. Mais vous, me dit le Prince, d'où ſçavez-vous la langue Turque? Cela me paroît ſingulier pour un François. Je lui répondis d'une maniere, qui lui fit juger que je n'avois pas toujours été heureux, & que je devois cette connoiſſance à mes infortunes. Je vois bien, reprit-il, que ce n'eſt pas le hazard qui nous a réunis. Si vous avez été malheureux, vous en prendrez plus de part à mes peines ; c'eſt une conſolation que le Ciel me procure. Il faut que vous me racontiez vos aventures, & je vous promets de vous faire auſſi le recit du malheureux événement qui m'oblige à m'éloigner du Portugal. Le Marquis & Dom

OXFORD

Tellès, en nous écoutans, pourront s'affliger par compassion; car je m'imagine qu'ils n'ont jamais connu la douleur autrement. Je prévins le Marquis, qui alloit répondre. Je ne sçais, dis-je au Prince, si Dom Tellès n'a jamais eu rien à démêler avec la fortune; mais je suis témoin que Monsieur le Marquis n'en a été guéres mieux traité que moi. Si ses malheurs n'ont pas duré si long-tems que les miens, il n'y a pas été moins sensible; & vous pourrez tirer de lui autant de consolation que de moi, s'il est vrai qu'il s'en trouve quelqu'une à s'entretenir avec des Malheureux. Je ne fus pas fâché d'avoir trouvé cette occasion de faire connoître la naissance & le nom du Marquis; moins par rapport au Prince, qui le traitoit déja avec assez de dif-

tinction, que par rapport à Dom Tellès, qui m'avoit paru vouloir affecter quelque supériorité sur lui. Je déclarai donc ouvertement, que Monsieur de Duc de... m'ayant prié de faire le voyage d'Espagne avec son fils, tous mes soins n'avoient pu empêcher qu'il n'eût essuyé à Madrid un des plus funestes accidens du monde; que je ne l'avois amené à Lisbonne que pour le consoler, & que le Portugal étant même encore trop proche de l'Espagne, j'avois régardé l'occasion de le quitter comme un grand avantage, outre l'honneur qu'elle nous procuroit d'accompagner un si grand Prince. Mon discours fit tout l'effet que j'avois espéré. Le Prince redoubla ses bontés pour mon cher Marquis, & Dom Tellès eut l'honnêteté de lui céder le pas.

dans toutes les occasions. Lorsque nous eûmes achevé de souper, le Prince nous remit sur nos malheurs. La nuit est longue, nous dit-il, & nous ne craignons point d'être troublés ici par des importuns. Je veux soulager mon cœur, en vous faisant le récit de mes peines, vous me ferez ensuite celui des vôtres.

Tout est si glorieux pour Dom M..., dans cette relation, que je ne fais pas difficulté de l'insérer ici, comme un morceau d'histoire qui ne sçauroit manquer d'être bien reçu du Public.

Il y a deux ans, nous dit ce Prince, qu'il arriva à Lisbonne un Vaisseau du Bresil, sur lequel Dom Joseph de Bermudo y Acostalas, qui avoit été douze ou quinze ans Gouverneur de cette grande Province, revenoit chargé

de richesses, avec toute sa famille. La joie de se revoir en Portugal, après une si longue absence, lui fit ordonner à ses Matelots d'orner son Vaisseau en entrant dans le Port. Les rubans, les étoffes d'or & d'argent ne furent point épargnés, de sorte que cette entrée avoit l'air d'un petit triomphe. J'étois le même jour à la chasse, du côté de Belem, d'où je suis parti ce matin. La vue de cette magnificence me surprit. Je ne balançai point à me mettre dant une mauvaise Chaloupe, qui se trouva sur le rivage; & je me fis conduire, avec deux personnes de ma suite, jusqu'au Vaisseau de Dom Bermudo. Il nous reçut honnêtement, sans me reconnoître. Je fis signe à mes deux Compagnons de ne lui pas découvrir qui j'étois, & nous ne laissâmes

pas de monter dans son Vaisseau avec beaucoup de liberté : nous y vîmes sa famille. Il avoit cinq enfans, quatre Garçons & une Fille; la Fille étoit née la quatriéme, & elle me parut âgée de seize ou dix-sept ans. Je n'ai rien vu de si beau dans ma vie. Figurez-vous toutes les qualités, qui peuvent rendre une personne de ce sexe charmante & accomplie; Donna Clara les possédoit toutes. Je m'entretins long-tems avec Bermudo, mais les yeux toujours attachés sur sa Fille. Je trouvai même l'occasion de lui parler, en deux mots, de l'impression qu'elle avoit faite sur mon cœur; elle feignit de n'avoir rien entendu. Lorsque le Vaisseau fut proche du lieu où l'on devoit débarquer, je me remis dans ma Chaloupe, après avoir promis à Bermudo

que je l'irois voir; & je rejoignis mes gens, de l'autre côté du rivage. Dom Tellès étoit avec moi. Il peut se souvenir que je lui parlai, avec ravissement, du mérite de Donna Clara. Je formai même sur le champ un projet, que je lui communiquai : Dom Bermudo, lui dis-je, ne m'a pas reconnu; je veux profiter le plus long-tems que je pourrai de son erreur, pour m'introduire chez lui, & tâcher d'obtenir quelque affection de sa Fille, sous le nom d'un Etranger. La grandeur ne sert qu'à corrompre les plaisirs de l'amour; je ne veux pas devoir, à mon rang, le cœur de Donna Clara. Dom Tellès approuva mon dessein; & nous formâmes, sur cette idée, l'espérance de mille plaisirs. Je laissai à peine, à Dom Bermudo, le tems de se reposer des fatigues de la

mer : je lui rendis visite avec un Equipage simple, mais propre, & je me fis annoncer sous le nom de Comte de Montefiore, Gentilhomme Espagnol. Bermudo me fit beaucoup de civilités. Je lui demandai la liberté de saluer sa femme & ses enfans, & de renouveller avec eux la connoissance du Vaisseau : il me l'accorda. Je demeurai une partie de l'aprèsmidi dans cette maison ; & comme Bermudo reçut d'autres visites que la mienne, je trouvai encore le moment de parler de mon amour à sa charmante Fille. Si je ne sortis pas d'auprès d'elle plus favorisé & plus heureux que la premiere fois, j'en sortis infiniment plus amoureux : je le dis à Dom Tellès, qui se trouva chez moi à mon retour. Il n'y a plus de bonheur pour moi sans Donna

Clara, lui répétai-je une infinité de fois; c'est fait de mon repos, & peut-être de ma vie, si je n'obtiens son amour. Dom Tellès me consoloit, & m'obligeoit d'espérer. Je me flattois effectivement que mon respect & mes services pourroient la toucher à la fin. Un Amant se flatte toujours. Cependant, quoiqu'elle eût reçu la déclaration de ma tendresse avec assez de douceur, je croyois avoir apperçu, dans ses yeux, certaines marques d'indifférence, ou plutôt je ne sçais quel air de distraction, qui me causoit plus d'inquiétude que n'auroit fait de la rigueur. Elle ne m'a pas maltraité, disois-je; elle ne paroît pas disposée à me haïr; mais qu'il y a loin de cet état jusqu'à l'amour! J'eus même, dès-lors, quelque pressentiment du trop invincible obstacle

que je devois bientôt trouver à mes espérances ; & ce soupçon confus me causa quelques mouvemens de tristesse, dont j'aurois eu peine à développer nettement la cause.

Dom Bermudo, après s'être reposé pendant quelques jours, obtint une Audience du Roi, dans laquelle il eut l'honneur de lui présenter toute sa Famille. Il m'en fit demander une aussi. Jugez de mon embarras. Mon secret est sur le point d'expirer, dis-je à Dom Tellès ; il est impossible que Donna Clara, & son Pere, & ses Freres, ne me reconnoissent point, quelques mesures que je puisse prendre. Je fus fâché de ce contretems, qui alloit détruire tous les plaisirs que j'espérois du mystère. Cependant, après y avoir un peu pensé, je crus pouvoir encore

échapper quelque tems à la connoissance de Dom Bermudo & de sa Fille. Je me mis au lit, feignant d'être incommodé. J'y demeurai pendant quelques heures; & feignant ensuite de me trouver mieux, quoique toujours assez mal pour être obligé de garder le lit, je fis avertir Bermudo, que j'étois en état de recevoir sa visite. Il vint à ma chambre avec sa famille. L'Audience fut courte: je sentois quelque honte, d'être en cette situation devant ma Maîtresse, moi qui aurois donné tout ce que je possédois pour obtenir d'être souffert à ses pieds. Dès que cette chere personne fut sortie de chez moi, je me fis habiller, & je me rendis chez elle dans mon Equipage ordinaire. Cette visite se passa comme les précédentes, c'est-à-dire, sans que je

fusse reconnu de personne. J'étois entré assez familierement, & j'avois eu soin de ne pas mettre le pied dans la salle où Bermudo recevoit ses compagnies. Je n'avois pas trouvé néanmoins Donna Clara seule. Outre deux de ses Freres, elle avoit avec elle quelques Bresiliens, ou Portugais, arrivés nouvellement du Bresil, quoique dans un Vaisseau différent du sien. Ce n'étoient pas d'eux que j'appréhendois d'être reconnu. Mais hélas ! continua Dom M..., avec un soupir, je devois en appréhender quelque chose de bien plus funeste, dont néanmoins je ne me défiai nullement ce jour-là. J'en considérai seulement un avec attention, parce que je lui trouvai une de ces physionomies extraordinairement heureuses, qui se font regarder malgré qu'on en

ait. Je m'informai même de ſon nom. Il s'appelloit Alonſo Luis, & il étoit âgé d'environ vingt-cinq ans. Mais je ne pouſſai pas la curioſité plus loin, & je me retirai ſans prévoir les peines qu'il devoit me cauſer.

Le lendemain, étant retourné dans cette maiſon à la même heure, j'y trouvai encore Alonſo Luis, & je l'y trouvai ſeul avec Donna Clara & ſes Freres. Sa préſence commença à m'inquiéter : Que ſignifie cette aſſiduité, diſois-je ? & pourquoi ce beau jeune homme ſe trouveroit-il auſſi regulierement que moi chez Bermudo, s'il n'y étoit pas conduit par la même raiſon ? Dans le tems que j'étois occupé de cette penſée, Dom Lopez de Carvagas, ancien ami de Dom Bermudo, entra librement dans la ſalle où nous

étions; & ſurpris de me voir dans une ſituation ſi familiere, il me dit, avant que j'euſſe pu l'appercevoir : Eh ! mon Prince, qui s'attendoit à faire, dans cette petite ſalle, une ſi honorable rencontre ? Et où eſt donc le cher Bermudo, qui ne ſe trouve point ici, pour répondre à la faveur que vous lui faites? Carvagas, lui répondis-je, vous êtes un indiſcret, qui venez détruire le deſſein que j'avois d'être ici inconnu. Je ne ſçais, ajoûtai-je d'un air un peu piqué, ſi je vous pardonnerai ce mauvais tour. Le pauvre Carvagas ſe mit à me faire des excuſes, qui acheverent d'éclaircir la ſcène. Donna Clara & ſes Freres, plus ſurpris que je ne puis dire, m'en firent auſſi, de ne m'avoir pas rendu juſqu'alors ce qu'ils croyoient me devoir. J'eus beau faire, pour arrêter

arrêter le bruit qui s'en répandit dans la maiſon. Dom Bermudo & ſa Femme s'empreſſerent d'accourir, & le reſte de la viſiſte ſe paſſa en cérémonies. Je ne donnai point d'autre raiſon de l'*incognito*, que j'avois gardé, que l'envie d'apprendre en détail l'état du Bréſil, & d'être informé des curioſités qui s'y découvrent de jour en jour. Je fis mille amitiés à Dom Bermudo & à toute ſa famille; & je leur dis que j'étois ſi content de leur maiſon, que j'y continuerois mes viſites. J'avois les yeux ſur Donna Clara, pour obſerver ſes mouvemens. Elle ne pouvoit plus douter que je ne l'aimaſſe avec paſſion. Je cherchois dans ſes regards ce que je devois penſer de ſon cœur, après l'éclairciſſement qui venoit d'arriver. J'y vis du trouble; mais hélas! ſi c'étoit moi

qui l'avois causé, je ne pus me flatter long-tems d'en être l'objet. Alonso Luis, que je regardai en même-tems, me parut aussi troublé qu'elle ; & leurs yeux, qui se rencontroient quelquefois, sembloient s'exprimer autant de douleur que d'amour. Je ne doutai plus qu'ils ne s'aimassent, & que Donna Clara ne l'eût averti des témoignages que je lui avois donnés de ma passion. Peut-être les avoient-ils regardés comme une chose assez indifférente, tant qu'ils ne m'avoient connu que sous le nom de Montefiore : mais ils commençoient à craindre & à s'affliger, en apprenant mon rang & mon nom. Voilà ce que je me figurai ; & cette réflexion, que je fis à l'heure même, me jetta dans un véritable désespoir.

Je ne vous répéterai pas mes

plaintes. Je m'enfermai ſeul dans mon cabinet, où je me livrai à toute la violence de ma douleur. Je ne vis perſonne ce ſoir, & je paſſai une partie de la nuit dans la même agitation. Cependant, en réfléchiſſant ſur mon malheur, il me vint à l'eſprit que je me cauſois peut-être des tourmens inutiles; que mes ſoupçons étoient précipités, & que je devois chercher du moins des éclairciſſemens plus ſûrs, pour m'affliger avec raiſon. Je gagnai ainſi, ſur moi, de prendre un peu de ſommeil. Le matin, Dom Bermudo & ſes Fils me vinrent remercier de la conſidération que j'avois marquée pour eux. Je fis naître l'occaſion de leur demander ce que c'étoit qu'un jeune homme, nommé Alonſo Luis, que j'avois vu chez eux pluſieurs fois. Ber-

mudo, me répondit ſimplement, que c'étoit un jeune Bréſilien, dont le Pere & la Mere étoient Portugais; que ſa naiſſance étoit ordinaire, mais qu'il avoit les ſentimens d'un homme de diſtinction, & les qualités perſonnelles, telles que j'avois pu les reconnoître; qu'un ſervice de la derniere importance, qu'il avoit rendu, avec beaucoup de courage & de bonheur, à ſa fille Donna Clara, l'avoit rendu cher à toute ſa Famille; & qu'étant venu ſe promener en Portugal, il le voyoit volontiers dans ſa maiſon. Ce diſcours me remit entiérement. Je me reprochai l'injuſtice que j'avois eue, de ſoupçonner Donna Clara d'un attachement indigne d'elle. Alonſo, diſois-je, a du mérite; mais Donna Clara ſçait trop ce qu'elle doit à ſon ſang & à ſoi-même,

pour s'abbaisser jusqu'à lui. Je repris mes espérances ; & je dis à Bermudo, que j'irois à sa maison l'après-midi. Une partie de la Cour, qui m'étoit attachée, s'y rendit avec moi ; de sorte que l'assemblée y fut nombreuse & brillante. Donna Clara y parut avec tous ses charmes. Alonso Luis n'avoit garde de se trouver là, & d'ailleurs il ne me donnoit plus d'inquiétude. On joua, on rit, on s'entretint de mille choses agréables. Je m'enflammai plus que jamais auprès de la charmante Clara ; & j'avertis, en sortant de l'assemblée, que je me rendrois tous les jours à la même heure chez Dom Bermudo. Je ne sçais si l'on s'apperçut de ma passion ; je ne pris pas la peine de m'en informer.

Cependant je n'étois pas satis-

ſait d'être réduit à des témoignages ſi vagues de mon amour. J'inventai des fêtes, pour trouver l'occaſion d'entretenir Donna Clara en particulier : elle s'y trouva toujours, & elle en faiſoit le principal ornement. Je lui renouvellois chaque fois les aſſurances d'un attachement éternel, & je tâchois de lui faire connoître que tout étoit entrepris pour lui plaire. Elle écoutoit mes proteſtations d'amour, avec complaiſance ; mais je ne m'appercevois que trop qu'elles ne faiſoient nulle impreſſion ſur ſon cœur, & que mon bonheur n'en étoit pas plus avancé. Je lui reprochois quelquefois ſon inſenſibilité ; elle me répondoit d'un maniere, qui auroit ſatisfait tout autre qu'un Amant ; mais c'étoit de la tendreſſe que je demandois d'elle, & j'étois dé-

ſeſpéré de ne pouvoir en obtenir. Ayant peine à me perſuader qu'une réſiſtance ſi conſtante à mes ſoins fût naturelle, je fis gagner ſa Femme de chambre ; & j'employai tant de gens à l'obſerver, que je fus informé enfin de ce que je voudrois avoir ignoré toute ma vie. Malheureux éclairciſſement, dont les funeſtes ſuites ont empoiſonné tout mon repos ! J'appris donc que j'avois été juſqu'alors la dupe d'une fauſſe inſenſibilité ; que Donna Clara brûloit de la plus vive paſſion ; & que ce même Alonſo Luis, que je croyois avoir ſoupçonné injuſtement, en étoit l'objet. Il eſt impoſſible que je vous exprime mon dépit & ma fureur. Quoi ! l'ingrate me préfere un Alonſo ! à moi, diſois-je, qui l'aime ſi tendrement, & qui lui ai donné tant de preuves

de mon amour ! Ah ! ſon indigne Amant périra : je veux qu'il expire à ſes yeux. Peut-être, en effet, l'aurois-je tué de ma main, s'il ſe fût préſenté à ma colere dans ce premier moment : mais la nuit ayant un peu calmé mes tranſports, je me contentai le lendemain de faire dire à Alonſo Luis, de retourner au Breſil ſur le premier Vaiſſeau, qui devoit partir deux jours après. Son Amante & lui n'eurent pas de peine à juger qu'ils étoient trahis, & que ma jalouſie étoit la cauſe de cet ordre. Alonſo ne parut plus. Je le crus parti, & l'eſpoir reprit de nouvelles forces dans mon cœur.

Donna Clara eut aſſez de pouvoir ſur elle-même, pour déguiſer ſa douleur ; mais elle n'accorda rien de plus à mon amour. Au contraire, ſes manieres me

parurent plus réservées & plus respectueuses. C'étoit me punir rigoureusement, du chagrin que je lui avois causé. Je ne pus tenir long-tems contre tant de dureté. Un jour, que je lui donnois la main à la promenade, je laissai échapper des plaintes, & je l'accusai d'injustice dans la préférence qu'elle accordoit sur moi à Alonso. Mes termes étoient néanmoins si tendres & si respectueux, quelle ne pouvoit raisonnablement s'en offenser. Elle parut déconcertée, & je la vis chercher quelque tems sa réponse. Enfin, elle prit le parti de déguiser son amour, sous le nom de reconnoissance; elle m'assura qu'elle n'avoit, pour Alonso, que les sentimens qu'elle devoit aux services qu'elle avoit reçus de lui; & elle me dit, en affectant de me faire connoître

qu'elle regardoit mes reproches comme un badinage, qu'elle avoit raiſon de ſe plaindre, à ſon tour, de l'opinion que j'avois d'elle. Eh ! belle Clara ! repris-je, quel fruit eſpérez-vous en trompant un Prince qui vous adore, & qui ſent trop, malgré le penchant qui le porte à vous croire, que vous lui déguiſez vos ſentimens ? Dites-moi bien plutôt, que vous êtes prévenue d'une paſſion dont vous n'avez pu vous défendre : dites-moi qu'Alonſo Luis a ſur votre cœur des droits invincibles, que ſon mérite & votre inclination lui ont acquis : enfin, dites-moi nettement que votre tendreſſe n'eſt point un bien que je puiſſe me flatter de jamais obtenir. J'accuſerai alors le Ciel de mon malheur ; je gémirai en ſecret, & je tâcherai de dévorer mes peines ; j'aurai

même la triste satisfaction de croire, que les connoissant vous les plaignez, & qu'il ne dépend pas de vous de me rendre plus heureux...... Donna Clara m'interrompit, pour m'assurer qu'elle sentoit tout le prix de la tendresse que j'avois pour elle, & que ma qualité de Prince n'étoit pas ce qu'elle trouvoit de plus estimable dans ma personne : mais étant naturellement sincere, continua-t-elle avec beaucoup de douceur, je ne vous cacherai pas que je suis incapable d'aimer, & que tous les soins, dont vous m'honorez, sont superflus ; non que je sois prévenue d'une autre passion, comme vous me le reprochez ; mais parce que telle est la disposition de mon cœur. Elle prononça ces paroles d'un air si naturel & si propre à persuader, que je demeurai dans

un embarras extrême ſur la réponſe que je lui devois faire. Heureuſement, nous ceſsâmes bien-tôt d'être ſeuls. Pluſieurs perſonnes s'approcherent de nous ; & la converſation étant devenue générale, je ne tardai gueres à me retirer. Seroit-il vrai qu'elle n'aime rien, diſois-je en retournant chez moi ? n'a-t-elle pas deſſein de me tromper par des termes ambigus ? Elle eſt incapable d'aimer : n'eſt-ce pas que ſon cœur eſt ſi rempli d'amour, qu'il n'eſt pas capable d'en recevoir davantage ? D'un autre côté, ſi elle étoit ſi paſſionnée pour Alonſo, comment ſouffriroit-elle ſon abſence avec tant de tranquillité ? M'aſſureroit-elle ſi naturellement qu'elle m'eſtime, moi, qu'elle devroit haïr & déteſter pour l'avoir ſéparée de ſon Amant ?

Je résolus de terminer absolument cette incertitude. Je fis appeller deux de mes plus fidéles Officiers, qui m'avoient donné les premieres nouvelles de son amour ; je leur reprochai de s'y être mal pris pour m'éclaircir, & de s'être trompés dans leur rapport. L'un d'eux, qui s'appelle Dom Vaccellos, prit la parole avec feu : Je vois bien, me dit-il, mon Prince, qu'on veut vous tromper vous-même ; mais si vous me connoissez de l'honneur, fiez-vous à l'assurance que je vous donne, non-seulement qu'Alonso Luis est aimé de Donna Clara de Bermudo, mais qu'il est encore à Lisbonne, malgré vos ordres ; qu'il s'y tient caché, & qu'il a tous les soirs, avec elle, un entretien secret dans le jardin de San-Marco. Un homme, à qui l'on enfonce

brusquement un coup de poignard, n'est pas plus saisi ni plus troublé que je le fus à ce funeste avis. La fureur succéda aussi-tôt à l'étonnement. Ah ! m'écriai-je, les Perfides osent me jouer ! ils périront, tous deux ; je veux les immoler, ce soir, de ma propre main. Sans délibérer davantage, j'ordonnai à Vaccellos & à son Compagnon, de se préparer à me suivre au jardin de San-Marco, à l'heure que Donna Clara devoit s'y trouver. J'attendis ce tems avec impatience. Tous mes mouvemens étoient furieux. Enfin je partis à pied, & déguisé, avec mes deux Officiers. Ils connoissoient l'endroit où les deux Amans avoient coutume de se rendre, parce qu'ils les avoient observés plusieurs fois. Ils me le montrerent de loin, & je leur dis

de s'éloigner, & de me laiſſer ſeul. Je m'avançai vers le cabinet, où je devois trouver ma proie, & ma fureur s'animoit en avançant. Il me ſembloit que rien ne pouvoit dérober Alonſo à ma vengeance. Pour Donna Clara, ſa mort n'étoit pas encore tout à-fait décidée dans mon cœur. J'avois remis à me déterminer, au moment que je la verrois. Enfin j'entrai : je les vis tous deux dans une poſture, qui devoit renouveller mes tranſports ; l'Amante aſſiſe, & Alonſo à ſes genoux, qui lui tenoit une de ſes mains. Comment put-il éviter la mort ! Ne devois-je pas le percer de mille coups? Il n'y avoit qu'un miracle qui pût le ſauver; mais l'amour eſt accoutumé d'en faire. Donna Clara m'apperçut. Un éclair ne frappe pas les yeux en moins de tems qu'elle en

employa, pour se jetter vis-à-vis de moi, & pour m'arrêter, en me serrant le corps de ses deux bras. Je fis quelques efforts pour me dégager; elle me retint avec une vigueur que je n'aurois pas attendue de sa délicatesse; & puis, de quelle résistance étois-je capable, contre une personne que j'adorois, & serré de cette sorte entre ses bras?

Je me laissai conduire sur un siége de gazon, où elle me fit asseoir. Ah! Mademoiselle, lui dis-je, d'une voix entrecoupée par la douleur, que l'amour vous donne de force, & qu'il m'inspire de foiblesse! Vous triomphez aujourd'hui de moi, plus souverainement que vous n'aviez fait encore. J'en avois été quitte jusqu'à présent pour mon repos; mais vous en voulez maintenant à ma

vie, & je vois bien qu'il vous ſera fort indifférent que je la perde, dès que vous conſervez celle de votre heureux Amant. Et toi, continuai-je en m'adreſſant à Alonſo, qui s'étoit mis, un genou en terre, vis-à-vis de moi : Heureux Alonſo ! ſens-tu maintenant ton bonheur ? apprens-tu à l'eſtimer par la jalouſie qu'il me cauſe ? Va, ne regarde pas mon rang avec des yeux d'envie ; je le ſacrifierois à la moindre partie de ta félicité. Mais, repris-je, après m'être arrêté un moment, d'où t'eſt venue l'audace de demeurer en Portugal, après l'ordre que je t'ai fait donner d'en ſortir ? Il t'en coûtera la vie ; ſi ce n'eſt pour venger mon amour, ce ſera du moins pour punir ta déſobéiſſance. J'allois me lever pour le ſaiſir, & appeller enſuite Vaccellos. Donna

Clara, transportée de frayeur, se jetta elle-même à mes genoux, & me demanda grace pour lui, en versant un torrent de larmes. Dans le trouble où j'étois, je ne pris point garde à sa situation; elle y demeura quelque tems, en continuant de me presser de la maniere la plus tendre. Mais ayant ouvert les yeux, tout d'un coup, & la voyant dans cette posture humiliée, je pensai mourir de honte & de douleur. Quoi! Mademoiselle, lui dis-je avec transport, vous vous réduisez à cet état pour sauver Alonso! & vous croyez devoir vous y réduire pour obtenir de moi quelque chose qui peut vous plaire! Ah! que ces deux pensées me font éprouver un cruel tourment! Qu'Alonso est heureux, & que je suis à plaindre! Ne crains rien,

Alonſo, ajoutai-je, en me tournant vers lui; tu vivras. Celle, qui s'intéreſſe pour ta vie, eſt la maîtreſſe abſolue de la mienne. Il dépend d'elle également, de me faire mourir, & de te faire vivre; mais porte ton bonheur loin de mes yeux, & ſors pour jamais de ma préſence. Cruelle! repris-je, en m'adreſſant à Donna Clara, exigeriez-vous encore que je fuſſe témoin de la félicité d'un tel Rival, & ne conſentirez-vous pas du moins à l'ordre que je lui donne, de ne jamais paroître devant moi? Elle lui fit ſigne de ſortir, & il s'éloigna auſſi-tôt. Je demeurai ſeul, avec elle & ſa Femme de chambre, qu'elle amenoit toujours au Jardin, & qui étoit dans mes intérêts. Elle ne me parla plus de ſon Amant; mais après m'avoir confeſſé qu'elle ſe ſentoit tou-

chée de la conſtance de ma paſſion, & de tous les témoignages qu'elle en avoit reçus, elle tâcha de rejetter l'impuiſſance où elle étoit d'y répondre, ſur la force de la deſtinée, qui régle nos penchans, & qui préſide à l'union des cœurs. Je la laiſſai dire tout ce qu'elle voulut, & je la conduiſis vers ſon Caroſſe, ſans lui parler preſque autrement que par des ſoupirs.

La nuit commençoit à être obſcure. Je rentrai dans le Jardin, pour rejoindre mes Compagnons. En marchant doucement, je m'occupois de la bizarrerie de mon ſort & du tyrannique pouvoir de l'Amour. Je repaſſois tout ce que ma paſſion m'avoit cauſé d'amertumes, & ce qu'elle m'en préparoit encore, étant réduit à aimer ſans la moindre eſpérance. J'eſ-

ſayai même, après mille réflexions, de ſecouer le joug, & de rendre la paix à mon cœur, en rompant tout d'un coup ſes chaînes. Pourquoi troubler, me diſois-je, deux Amans qui vivroient heureux ſans moi, & qui n'ont point de compte à me rendre des ſentimens de leur cœur ? Qu'Alonſo ſoit digne ou non de Donna Clara, qu'elle ait des raiſons de l'aimer, qu'elle n'en ait point, que m'importe ? Ils s'aiment enfin, & je n'ai pas le droit d'y mettre oppoſition. C'en eſt fait ; qu'ils s'abandonnent à leur amour, je veux les laiſſer tranquilles : je veux le devenir moi-même...... Mais, hélas ! reprenois-je un moment après, le puis-je ! Qui me donnera la force d'oublier Donna Clara ; d'effacer tous ſes attraits du fond de mon ame ? S'ils y ſont

gravés pour jamais, puis-je les y voir sans cesse, & cesser de les aimer? Elle adore Alonso, elle en est aimée. Et quel tort leur cause mon Amour? Ai-je puni, comme je le pouvois, un Rival dont la concurrence me blesse? L'ai-je maltraité? Lui ai-je dit un mot dur ou offensant? Hélas! ma passion ne sert peut-être qu'à aiguiser leur tendresse, & à leur faire trouver plus de douceur à s'aimer. Alonso sent mieux le prix d'un bien qu'il sçait que je desire, & Clara lui fait valoir le sacrifice d'un Amant tel que moi. Je suis le seul malheureux! ils ont tous les plaisirs de l'amour; & je n'en ai que les tourmens & les supplices. Mais enfin, ces tourmens mêmes me sont précieux; & je consentirois moins à les perdre, qu'à les voir augmenter.

Pendant que j'étois le plus fortement occupé de ces réflexions, j'entendis, à vingt pas de moi, le cliquetis de quelques épées. Comme il étoit tard, & que je n'avois vu personne dans le Jardin, j'appréhendai que ce ne fut mes Officiers qui eussent pris querelle. Est-ce vous, Vaccellos? m'écriai-je en avançant. Je reconnus sa voix, & je lui commandai d'arrêter. Le coup étoit porté. M'étant approché, je vis un homme étendu, qui versoit un ruisseau de sang : c'étoit Alonso Luis. Vaccellos me dit que venant de le rencontrer, qui se promenoit seul, & se souvenant que mon dessein étoit de lui ôter la vie, il s'étoit imaginé qu'il avoit pu m'échapper; que pour assurer ma vengeance, il l'avoit attaqué à armes égales, & qu'il croyoit l'a-

voir tüé. Qu'avez-vous fait? lui dis-je; je lui avois accordé la vie. Donna Clara mourra de douleur. Je voulus voir s'il étoit mort : il me répondit lui-même qu'il ne l'étoit pas, mais qu'il étoit dangereusement blessé, & il me remercia de l'intérêt que je paroissois prendre à son malheur. Je rêvai un moment sur cette aventure; & je formai, sur le champ, le dessein le plus extraordinaire, & le plus capable de vous surprendre. Ce fut de faire transporter Alonso chez moi, & d'en prendre autant de soin que s'il m'eût été très-cher. L'ingrate Clara, dis-je en moi-même, sera obligée du moins de reconnoître que la tendresse que j'ai pour elle est extrême, en voyant que je la respecte jusques dans un Rival odieux, qu'elle me préfere. Mes Officiers furent

furent surpris de l'ordre que je leur donnai d'arrêter le sang d'Alonso, & de l'aider à me suivre jusques chez moi. Je le fis loger proprement, & je mis près de lui deux de mes Domestiques, pour le servir jusqu'à sa guérison. Il ne sçavoit lui-même ce qu'il devoit penser de cette attention. On me dit, le lendemain, qu'il avoit marqué de l'inquiétude pendant toute la nuit. Je me dérobai, le matin, pour l'aller voir à sa chambre. Sa confusion fut extrême en me voyant entrer. Je fis retirer mes gens pour être seul avec lui. Eh bien, lui dis-je, heureux Amant, quelle idée avez-vous de votre Rival? Me regardez-vous encore comme votre Ennemi? L'embarras, où il étoit, l'empêcha de répondre distinctement. J'entendis quelques mots confus,

qui exprimoient sa surprise & sa reconnoissance. Je ne vous en demande point d'autre, repris-je, que de rendre témoignage à votre Amante que je n'ai point de part à votre blessure, & que je n'épargne aucuns soins pour vous rendre à elle. Je le quittai en finissant ces mots.

Ce projet me parut digne de moi. Je m'applaudis d'une invention si singuliere de ma générosité & de mon amour. Alonso ne manqua point de faire sçavoir, à Donna Clara, le malheur qui lui étoit arrivé, & le bon office que je lui avois rendu. Je m'en apperçus, étant allé chez elle l'après-midi. Je ménageai le moyen de me trouver seul avec elle; & comme j'ouvrois la bouche, pour lui raconter ce qui s'étoit passé, je la vis répandre des larmes avant

que de m'avoir entendu. Ah! Prince trop généreux, me dit-elle en interrompant mes premieres paroles, n'accablez point une Malheureuse, par un recit qui va me faire trop sentir combien je suis indigne des bontés que vous avez pour moi. Je sçais ce que je vous dois; & j'accuse le Ciel, qui me réduit à la nécessité d'être ingrate. Non, non, lui répondis-je, ne craignez rien, belle Clara; je ne viens point me faire un mérite d'avoir sauvé la vie à Alonso, ni vous reprocher le service que je lui ai rendu. Je viens vous apprendre seulement que vous n'avez rien à redouter pour ses jours, & que sa vie est en sureté, tant que je serai au monde, & qu'il sera aimé de vous. Je veux faire bien plus; je le comblerai de biens & d'honneur, pour le

rendre digne de la qualité de votre Amant, & de celle de mon Rival. Oui, Alonso va me devenir cher, parce qu'il est l'objet de votre amour ; & je vous rendrai ainsi, dans la personne que vous aimez, les preuves d'une passion que vous rejettez lorsqu'elle s'adresse à vous.

Donna Clara avoit le cœur des plus généreux & des plus tendres. Mon discours la toucha si vivement, que je la vis prête à se jetter à mes pieds, pour m'exprimer les mouvemens dont elle étoit agitée. Elle ne put s'empêcher de m'appeller son cher Prince, & de me dire que sa vie étoit un bien qui m'appartenoit ; & que j'avois trop bien acquis. C'étoit son cœur qui s'exprimoit ; je le voyois dans ses yeux & sur ses levres. Qu'elle me paroissoit aimable en cet état !

Que n'aurois-je pas sacrifié, pour mériter une de ces larmes qu'elle répandoit avec profusion pour Alonso ! Car, enfin, je découvrois assez que les plus vives marques de sa reconnoissance avoient son Amant pour objet, & qu'elle eût été bien moins touchée de ce que je faisois pour elle, si Alonso n'en eût recueilli le fruit. Elle me confessa nettement, pour la premiere fois, que ce bienheureux Mortel occupoit toutes ses affections ; & elle m'assura que ne pouvant me donner son amour, elle seroit toujours prête à me donner tout son sang. Le partage est bien injuste, lui dis-je, & vous sçavez trop bien que ce que vous m'offrez ne sçauroit être accepté. Mais, Mademoiselle, continuai-je avec un soupir qui lui marquoit mon désespoir, ne sçaurai-

je donc jamais ce qui vous attache si invinciblement à l'heureux Alonso ? Je sçais qu'il est aimable ; & le cœur, d'ailleurs, ne rend gueres compte des raisons qu'il a d'aimer ; mais enfin l'honneur de votre sang vous auroit empêchée, sans doute, de vous livrer à une passion si disproportionnée, si vous n'en aviez eu des raisons que vous n'avez pu vaincre. Refuserez-vous de me les apprendre ? Avez-vous quelque intérêt à me les cacher ? Quels sont ces services importans qu'il vous a rendus, & dont vous m'avez parlé plus d'une fois ? Peut-être cette connoissance servira-t-elle à me rendre plus tranquille.

Elle me répondit, que loin de vouloir me les déguiser, elle s'étonnoit d'avoir tardé si long-tems à me faire un récit si court, & qui

auroit pu me faire trouver sa foiblesse pour Alonso plus excusable. J'étois, me dit-elle, à San-Salvador, Capitale du Bresil. Je n'y connoissois point l'amour. Un jour, que la chaleur étoit excessive, je proposai sur le soir à quelques-unes de mes Compagnes, de nous mettre dans un bateau sur la riviere, pour y prendre le frais. Nous étions six ou sept du même sexe. La fraîcheur de l'eau, & la beauté des prairies voisines, nous firent avancer plus loin que nous n'avions résolu; & ayant apperçu un endroit de la riviere où le sable paroissoit pur & sans profondeur, nous prîmes toutes ensemble le dessein de nous baigner, pour achever de nous rafraîchir. Nous fimes gagner le bord aux Bateliers; ils s'éloignerent par notre ordre, aussi-tôt que

nous fûmes descendues. Déja nous commencions à nous dépouiller de nos habits, lorsque deux Leopards, sortis d'une Forêt voisine, prirent leur chemin vers nous en courant. Nous les vîmes; & l'effroi, qu'ils nous causerent, ne nous permit de songer qu'à la fuite. Ces animaux sont prompts: ils nous joignirent en un instant, & saisirent tous deux une de mes Compagnes, qui couroit à mon côté. Elle jetta un cri épouvantable en tombant; la frayeur me fit tomber moi-même avec elle, sans connoissance. Je ne vis point le reste de cette cruelle aventure, parce que je ne repris pas si-tôt mes esprits; mais en voici la suite, telle que je l'ai sçûe depuis. Les deux Leopards nous transporterent, ma Compagne & moi, à quelque distance de la riviere; &

là, par un bonheur dont je ne puis trop remercier le Ciel, ils commencerent par déchirer ma misérable Compagne. J'aurois eu infailliblement le même sort après elle, si le Ciel n'eût veillé sur mes jours : il permit que celles de notre Compagnie, qui avoient fui plus heureusement que nous, rencontrèrent en approchant de la Ville Alonso Luis, qui chassoit dans la prairie. Elles lui apprirent notre malheur, & le presserent de nous venir secourir. Il me connoissoit ; il m'aimoit même, sans que je l'eusse jamais vu. Il vola à mon secours. Ce ne fut pas sans peine qu'il découvrit les monstres, dont j'allois être la pâture. Il fondit sur eux sans considérer le péril, & les tua tous deux à coups de poignard, sans en avoir [illegible] reçu qu'une légere blessure [illegible]

la jambe. Il me rappella la connoiſſance, en m'agitant un peu. Jugez quels furent mes premiers ſentimens, à la vue du péril dont j'étois heureuſement délivrée. Ma pauvre Compagne, ou plutôt les reſtes de ſon corps ſanglant & à demi dévoré, furent le premier ſpectacle qui s'offrit à mes yeux. J'étois couverte de ſon ſang, qui avoit coulé juſqu'à moi. Les monſtres étoient étendus d'un autre côté, à quatre pas. Alonſo m'aida à me lever, & à me ſoutenir. Je le conſidérois, ſans avoir la force de lui demander qui il étoit, & par quel miracle il m'avoit ſecouru. La douceur de ſon viſage & de ſes yeux, la beauté de ſa taille, tout cela s'inſinuoit dans mon cœur avec la reconnoiſſance. Il me preſſa, enfin, de prendre le chemin de la Ville, & s'offrit

même à me porter. Je lui dis que les Bateliers, qui nous avoient amenées, ne pouvoient pas être loin; nous les apperçûmes effectivement à quelque distance. La hauteur du bord de la riviere leur avoit caché notre infortune. Je rentrai dans le bateau. Alonso me continua ses soins; mais avec un respect, un zéle, une attention qui ne me parurent pas pouvoir être causés par la simple pitié. Nous arrivâmes à la Ville, dans le tems qu'une foule de monde en sortoit pour aller à ma défense. Je forçai Alonso, qui eut la modestie de vouloir se retirer, après m'avoir remise en des mains sûres, de m'accompagner jusqu'au Palais de mon Pere, & je le lui présentai comme mon Libérateur & l'Auteur de mon salut. Un tel service lui fit trouver dans la suite, près

de moi ; un accès toujours libre. L'habitude de le voir, & la connoissance qu'il trouva l'occasion de me donner de ses sentimens, servirent enfin à lui faire découvrir les miens. Je n'ai pu ni les lui cacher, ni les surmonter ; & j'ai cru que ce qu'il avoit fait pour moi, le justifioit. Voilà, ajouta-t-elle, ce que vous avez souhaité de sçavoir. Me trouvez-vous coupable ?

Non, Mademoiselle, non lui dis-je ; mais je me trouve infiniment malheureux. Je vois bien qu'un amour si juste ne sçauroit manquer d'être constant. Je perds par conséquent l'espérance ; & malgré cela, rien n'est capable de me faire perdre mon amour. Concevez quels vont être mes tourmens. Cependant, fussent-ils mille fois plus cruels, ils ne m'empê-

cheront pas d'exécuter ce que je vous ai promis pour Alonſo.

En effet, un emploi étant venu à vaquer dans ma Maiſon, même avant ſon rétabliſſement, je l'en pourvus par préférence ; & peu après ſa guériſon, c'eſt-à-dire, environ ſix ſemaines après ſa bleſſure, je le fis mon premier Ecuyer. Il faut que je le confeſſe, Alonſo avoit un véritable mérite : il ſoutint ſon élévation, comme ſi elle lui eût été naturelle. Ses belles qualités le firent eſtimer, non-ſeulement de toute ma Maiſon, mais de la Cour entiere. Je ne pûs me défendre moi-même d'aimer ſa vertu modeſte & généreuſe, & de lui marquer que j'étois content de ſa conduite & de ſes manieres. Je le faiſois appeller quelquefois en particulier, pour lui parler de Donna Clara. Comme il n'igno-

roit pas la violence de ma passion, il se jettoit à mes genoux, pour m'exprimer par ses larmes le désespoir qu'il avoit d'être un obstacle à ma félicité; & je suis persuadé qu'il étoit sincere, lorsqu'il m'offroit de sacrifier sa vie pour rendre la mienne plus heureuse. Non, lui disois-je, cette preuve de votre affection me seroit inutile; vous seriez aimé jusques dans le tombeau. Je connois votre Amante, & je sçais que je ne gagnerois rien à vous perdre pour elle; je continuois toujours de la voir, malgré mille résolutions contraires. Elle paroissoit me recevoir avec plaisir; & comme elle étoit douce & complaisante, elle s'efforçoit, par ses manieres honnêtes & caressantes, de me faire oublier mes peines : mais sa bonté même & ses caresses étoient un

nouveau poison qui augmentoit mon mal, & qui rendoit mes playes incurables.

Il arriva, pendant ce tems-là, quelques changemens dans sa famille, qui firent prendre une nouvelle face à sa fortune. Une fiévre contagieuse lui enleva son Pere & ses trois freres aînés; de sorte qu'elle se trouva maîtresse d'elle-même, & seule en quelque sorte à la tête de sa Maison, l'unique frere qui lui restoit, ayant tout au plus huit ou dix ans. Elle fut atteinte aussi de même mal, & réduite à l'extrémité du danger. La crainte d'exposer ma propre vie ne m'empêcha point de la voir assiduement dans cette situation, & d'employer pour sa guérison, des soins que l'Amour seul peut inspirer. J'eus la satisfaction de reconnoître qu'elle y étoit sensi-

ble. Un jour qu'elle ſe croyoit plus mal, & qu'on n'eſpéroit plus qu'elle pût éviter la mort, elle prit ma main, qu'elle ſerra tendrement, en m'aſſurant que l'ingratitude dont elle avoit été forcée de payer une paſſion auſſi tendre & auſſi généreuſe que la mienne, l'empêchoit de regretter la vie. Mais ce qui vous paroîtra plus ſurprenant, continua le Prince, c'eſt que j'admettois alors avec moi, dans ſa chambre, ſon cher Alonſo Luis, & que j'avois quelquefois la force de ſupporter les aſſurances qu'ils ſe donnoient de leur tendreſſe, & de leur fidélité éternelle.

Elle ſe rétablit enfin, contre toute eſpérance. La Cour, qui n'ignoroit plus ſes ſentimens pour Alonſo, ne douta point qu'étant libre déſormais dans ſes choix,

elle ne dispoſât de ſa main en fa-veur de cet heureux Amant. Les honneurs & les richeſſes, dont je l'avois comblé, ſembloient avoir raccourci l'intervalle que la naiſ-ſance avoit mis entre elle & lui. Peut-être ſe flattoit-il lui-même de cette eſpérance, quoiqu'il n'eût point encore la hardieſſe de le té-moigner. Cette penſée me jetta dans une triſteſſe mortelle. Je ré-ſolus de faire un nouvel effort pour faciliter quelques ſuccès à ma paſſion, ſans démentir la conduite généreuſe que j'avois tenue juſ-qu'alors. Voici celle dont je for-mai le plan. Je fis appeller Alonſo Luis dans mon cabinet : Alonſo, lui dis-je, je vous ai traité juſ-qu'ici avec des bontés, qui doi-vent vous donner quelque atta-chement pour ma perſonne. Ce n'eſt pas pour vous en faire un re-

proche que je les rappelle ; c'est pour vous engager à continuer de vous en rendre digne. J'ai des affaires, au Bresil, qui demandent la présence d'un homme qui me soit affectionné ; allez-y ; je vous donnerai les instructions nécessaires ; & pour vous y faire paroître avec honneur, j'obtiendrai pour vous, du Roi, un titre qui vous y assurera, pendant que vous y serez, le premier rang après le Gouverneur. Vous n'y serez pas moins d'un an ; mais pour vous consoler d'une si longue absence, je vous promets de vous faire épouser Donna Clara, à votre retour, si elle consent à vous accorder cet honneur.

Mon espérance étoit que l'éloignement d'Alonso diminueroit peut-être la constance de son Amante. Supposé que ce change-

ment arrivât, il m'auroit été facile de retenir Alonſo au Breſil, ſur de nouveaux prétextes, afin qu'elle eût le tems de l'oublier tout-à-fait ; mais ſi l'amour de Donna Clara ſe trouvoit à l'épreuve d'un an d'abſence, j'étois réſolu de me faire abſolument violence, & de preſſer moi-même leur mariage, en rappellant Alonſo du Breſil ; & en ſollicitant ſa Maîtreſſe de le rendre entierement heureux. Tel étoit mon projet. La fortune, comme vous allez voir, s'eſt oppoſée à l'exécution. Un deſſein, que je croyois devoir amener néceſſairement mon bonheur, ou celui de deux tendres Amans, n'a ſervi qu'à procurer leur perte, & à me précipiter dans le déplorable état où vous me voyez réduit.

Alonſo ſe laiſſa gagner aiſément

OXFORD-TAYLOR INST.

par mes promesses. Le desir de paroître, dans le lieu de sa naissance, avec un éclat où il n'avoit jamais espéré de se voir, lui fit trouver moins dure la nécessité de se séparer de son Amante, sans compter que le prix, que je lui faisois envisager au bout d'un an, suffisoit pour lui faire entreprendre quelque chose de plus difficile. Je le chargeai de mettre ordre aux grands biens que j'ai dans ce Pays-là, & de démêler exactement tout ce qui m'appartient. Il partit. Son voyage fut heureux ; mais à peine eut-il passé quelques jours au Bresil, qu'une maladie précipitée le mit au tombeau. La nouvelle de sa mort fut apportée en Portugal, par le même Vaisseau sur lequel il étoit parti. Son Amante l'apprit aussi-tôt que moi. Je ne puis vous donner qu'une

légere idée de ses transports & de son désespoir. Mon assiduité auprès d'elle, mes soins, & les ordres que je donnai pour son secours, empêcherent les suites funestes que ces premiers mouvemens pouvoient produire. Enfin elle consentit à souffrir la vie; mais la regardant comme un supplice, elle prit le parti, il y a trois mois, de se retirer à la campagne dans une de ses Terres, qui est à six lieues de Lisbonne. Là, elle vivoit comme oubliée des hommes, dans une tristesse continuelle, & sans cesse occupée à verser des larmes. Je ne laissois pas passer deux jours, sans me dérober secrettement pour la voir. Dom Tellès de Sylva étoit le seul qui m'accompagnoit. Elle sembloit trouver quelque douceur à me voir, & recevoit volontiers les

consolations qui lui venoient de moi. Je croyois appercevoir, de jour en jour, l'effet de mon amour & de ma persévérance. J'espérois qu'à la fin son cœur s'accoutumeroit à me souffrir, & peut-être enfin à m'aimer; lorsqu'un coup fatal & imprévu a détruit une si douce attente, & renversé pour jamais mon bonheur & mes espérances.

Dom M.... ne fut pas le maître, ici, de retenir quelques larmes qui se mêlerent avec ses soupirs. Vous voyez, nous dit-il tristement, à quel point je parois touché; je le parois mille fois moins que je ne le suis. La raison seule ne suffiroit pas pour arrêter mon désespoir, après un malheur tel que le mien: il n'y a que l'honneur & la considération de ce que je dois à mon rang, qui puisse

dissiper l'envie pressante que je sens naître à tous momens, de me donner la mort.

Il reprit ainsi son récit. Je vais vous apprendre ce qui est encore ignoré de tout le monde à Lisbonne. Vous vous souvenez, sans doute, de l'audience qu'on vint me demander pour une femme inconnue, dans le tems que j'étois à vous entretenir pour la premiere fois. Cette femme, qui étoit inconnue en effet pour la plûpart de mes gens, ne l'étoit pas pour Dom Tellès & pour moi. Je l'avois placée moi-même près de Donna Clara, lorsqu'elle eut appris la mort d'Alonso, pour prendre soin d'elle, & pour arrêter l'effet de son désespoir. C'est une personne sage, qui s'appelle Philippa, & qui m'avoit été procurée alors par un de mes Officiers,

qui est mort depuis. Sa visite imprévue, & son air triste, m'ayant frappé tout d'un coup, je jugeai qu'elle m'apportoit quelque nouvelle fâcheuse; & sans lui donner le tems de parler, je la conduisis dans mon cabinet. Ses pleurs & ses sanglots qu'elle avoit retenus devant mes gens, prirent là un libre cours: elle fut quelque tems sans pouvoir former une parole. Parlez donc, Philippa; lui dis-je, & tirez-moi de peine, vous me faites trembler pour Donna Clara. Ah! me répondit-elle, Donna Clara n'est plus; il n'est plus tems de trembler pour elle. J'avois vu Donna Clara la veille. Le peu de vrai-semblance qu'il y avoit, qu'elle fût morte depuis ma visite, m'empêcha d'entendre d'abord le sens de ces paroles. Mais Philippa ne m'ayant

m'ayant que trop fait comprendre par quelques mots entrecoupés la cause de sa mort & la maniere tragique dont elle étoit morte, je ne pensai plus qu'à mourir moi-même. Je serois maintenant dans le tombeau comme elle, si Dom Tellès, qui étoit avec moi, n'eût eu la cruelle pitié d'arrêter mon épée, que j'avois déjà tournée contre mon sein. Il profita de la foiblesse que mon trouble & ma douleur me causerent, pour me mettre lui-même au lit, sans laisser même entrer mes Domestiques. Ce fut-là que tout mon malheur me fut raconté, sans déguisement, par Philippa; & vous allez être surpris que j'aie pu l'entendre sans expirer. Alonso Luis, étant atteint de sa maladie mortelle, avoit fait apparemment des réflexions fort affligeantes sur un

accident si imprévu. C'étoit peu que de mourir presque subitement à son âge, & malgré la bonté de son tempéramment ; mais mourir à la veille de se voir le plus heureux de tous les hommes, du côté de l'amour & de la fortune ; mourir loin de Donna Clara, & sans pouvoir lui dire adieu pour la derniere fois ; tout cela lui sembla sans doute bien terrible, & bien insupportable. Soit par une suite de cette pensée, soit par d'autres raisons, il se persuada qu'une mort si désespérante ne pouvoit être naturelle ; & se souvenant de la passion que j'avois toujours conservée pour son Amante, il crut trouver dans ma jalousie, & la cause de son éloignement de Portugal, & celle de sa mort. Folle & injurieuse opinion, après les témoignages qu'il

avoit eus de ma générosité ! mais que je pardonnerois néanmoins à ce Malheureux, si les suites en avoient été moins funestes. Cette idée se fortifia tellement dans son esprit, que ne doutant plus que je ne lui eusse fait donner du poison, il demanda une plume avant que de mourir, & fit une lettre pour Donna Clara, dans laquelle, en se plaignant de son sort, il lui donnoit ses injustes conjectures comme une vérité certaine. Il remit cette lettre entre les mains de son Oncle, auquel il donna une somme considérable, après lui avoir fait promettre d'entreprendre exprès le voyage de Portugal, pour porter sa lettre à Donna Clara. L'Oncle ne put partir aussi-tôt que le Vaisseau, qui apporta la premiere nouvelle de la mort d'Alonso ; mais il prit une

autre occasion, environ trois mois après. C'est l'arrivée de ce Misérable, qui a causé la triste mort de Donna Clara; c'est cette fatale lettre, qui lui a fait prendre la cruelle résolution d'attenter sur elle-même; & ce qui me cause le plus horrible désespoir, c'est qu'elle s'est donnée la mort en me haïssant, comme la cause de son malheur, & moins pour suivre son Amant, que pour le venger, & me punir. Philippa m'a raconté qu'après avoir lu la lettre d'Alonso, elle perdit tout d'un coup la connoissance & la parole : ses beaux yeux s'obscurcirent; elle demeura sans mouvement, comme si la douleur lui eût causé la mort. Mais, étant revenue ensuite à elle-même, elle prit le Ciel à témoin de son état déplorable; elle invoqua l'ombre de son Amant;

elle employa le peu de force qui lui restoit, à me reprocher ma barbarie, & à proférer contre moi mille imprécations. Hélas ! quelle injustice ! Contre moi qui l'adorois ! contre moi qui ne respirois que pour lui plaire, & qui étois disposé à me sacrifier, non-seulement à son bonheur, mais encore à celui de son Amant, parce que le sien m'y paroissoit attaché ! Enfin, lasse d'exprimer ses transports par des paroles, elle se leva avec un mouvement furieux ; & malgré la diligence de Philippa, qui étoit seule auprès d'elle, & toute éperdue, elle se perça le cœur d'une longue éguille d'or, qui lui ôta la vie.

Voilà, Messieurs, nous dit le triste Dom M...., le malheur qui cause mes larmes, & qui me fait fuir le Portugal. Voyez les restes

de ce que j'ai aimé plus que moi-même, ajouta-t-il, en tirant de sa poche un mouchoir teint de sang. Je conserverai, jusqu'au tombeau, ce funeste monument de mon infortune & de mon amour : je le tiens de Philippa qui s'en est servi trop inutilement pour arrêter le sang, & la vie de la malheureuse Clara. Vous pouvez juger, par le soin que j'ai d'entretenir ma douleur, que mon dessein n'est pas de l'oublier : cependant j'ai résolu de ne pas remettre le pied en Portugal, que mon cœur ne soit assez tranquille pour revoir sans émotion des lieux qui m'ont été si funestes.

Après avoir achevé ainsi sa narration, le Prince, qui se sentoit trop agité pour écouter tranquillement les nôtres, parut souhaiter de demeurer seul : mais Dom

Tellès de Sylva, qui sçavoit que rien ne lui étoit plus pernicieux que la solitude, nous fit signe de ne pas l'abandonner, & de tâcher au contraire de lui tenir l'esprit occupé par nos récits. Nous passâmes donc la plus grande partie de la nuit à lui raconter les sujets que nous avions eus de nous plaindre aussi de la fortune, & la triste expérience que nous avions fait de ses caprices. Il étoit presque jour, lorsque nous le quittâmes; & la matinée fut employée presqu'entiere à dormir. Le Marquis ne fut pas plutôt levé, que Dom Tellès entra dans notre chambre de la part du Prince, pour l'assurer de son estime, & lui faire mille civilités. Il nous pria d'éviter, autant qu'il nous seroit possible, de faire retomber la conversation sur ses peines.

Nous le promîmes ; & moi surtout, d'autant plus volontiers, que c'étoit rendre en même-tems service au Marquis, que d'éloigner tout ce qui pouvoit renouveller sa tristesse. Nous fimes même ensemble divers projets de divertissemens & de plaisirs, tels que la mer pouvoit les permettre.

Le premier fut d'engager les jeunes Turcs, que nous avions vûs la veille, à se rendre avec nous chez le Prince, pour le surprendre agréablement par ce spectacle imprévu. Je me chargeai volontiers de cette commission, & j'allai sur le champ à leur chambre. Aussi-tôt que Muleïd eût entendu ce que je lui proposois, il se crut très-honoré d'entrer en liaison avec le Prince de Portugal, & il consentit à nous suivre. La Gouvernante du jeune Memiscès fit

quelque difficulté de le confier à mes soins ; mais je levai sa peine, en la priant elle-même de nous accompagner. Ils se parerent très-richement. La vue de quantité d'habits, qu'on tira de plusieurs coffres pour Muleid, nous fit naître l'envie de nous revêtir aussi à la Turque. Elle fut exécutée à l'instant ; de sorte qu'étant montés sur le tillac, on fut surpris de voir le nombre des Turcs augmenté dans le Vaisseau. Dom M....., qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle visite, le fut bien davantage. Je lui fis un compliment au nom de toute l'Asie, que nous prétendions représenter, & qui lui venoit rendre ses hommages. Il est certain qu'il eut d'abord quelque peine à nous reconnoître. Cette galanterie ne lui en parut que plus agréable. Les véri-

tables Turcs s'approcherent, pour le saluer à la mode du Levant. Il les reçut, avec un air de bonté qui les lui attacha tout d'un coup, & qui fit que sans se faire presser, ils demeurerent à dîner avec nous. L'aimable Memiscès fut le sujet presque continuel de notre conversation. On admiroit la délicatesse de ses traits, sa blancheur vive & piquante, contre l'ordinaire des Orientaux, qui ont presque tous quelque chose de fade dans le teint; & le feu admirable qui brilloit dans ses yeux, que nous trouvions les plus beaux du monde. Le Marquis ne manqua point de se placer près de lui. On lui en fit quelques reproches, qu'il soutint agréablement. Mais, ce qui nous divertit le plus, ce fut qu'étant caressant & enjoué, il vouloit embrasser quelquefois ce

bel Enfant, qui se défendoit en rougissant, comme s'il eût eu quelque chose à ménager. C'est dommage, nous dit le Prince, que nous ne puissions tirer d'eux que le plaisir de les voir, & que nous soyons privés de celui de les entendre. Sa réflexion en fit naître une à Dom Tellès, que nous approuvâmes tous : Qui nous empêche, se mit-il à dire en riant, de leur apprendre un peu de François, pendant que nous sommes absolument oisifs? Le Marquis s'écria qu'il se chargeoit de l'instruction de Memiscès, & Dom Tellès entreprit d'instruire Mulleid. Il y eut même, entr'eux, une espéce de défi & d'émulation, par rapport aux progrès ; chacun se promettant de réussir le mieux & le plus promptement. Je déclarai, aux deux jeunes Turcs, le dessein

qui venoit d'être formé. Ils y donnerent les mains, & promirent de répondre au zéle de leurs Maîtres: J'admirai dans la suite celui du Marquis pour Memiscès. Tantôt les deux Turcs étoient chez nous; tantôt c'étoit nous qui nous trouvions chez eux. Memiscès s'apprivoisoit avec le Marquis, & marquoit autant d'empressement pour recevoir ses leçons, que lui pour les donner. Nous inventâmes une espéce de méthode, dont le succès fut si prompt, qu'en trois semaines les deux freres entendoient presque entiérement nos discours, & faisoient entendre eux-mêmes assez nettement leurs pensées. Memiscès l'emportoit néanmoins; & soit l'adresse du Maître, soit la vivacité de l'Ecolier, il avançoit beaucoup plus que son frere.

L'application du Marquis me satisfaisoit extrêmement. Je la regardois comme un nouveau reméde, qui alloit achever sa guérison. Mais quoiqu'il ne fût capable de former, pour Memiscès, qu'une affection pleine d'innocence, je ne laissai pas de trouver quelque chose à redire à l'attachement excessif qu'il témoignoit pour ce jeune Turc. Mon cher Marquis, lui dis-je un jour, vous vous livrez trop à vos penchans. Tout ce qui vous flatte jusqu'à un certain point, vous attache de même; & vous avez déjà oublié que se former des fortes chaînes, c'est se préparer de cuisantes douleurs, lorsqu'elles viennent à se rompre. Je ne vous blâme point d'être sensible à l'amitié, mais il ne faut pas en faire une passion; & ses effets doivent être différens de ceux de

l'amour. Cependant j'apperçois dans vous, non-seulement le feu & l'ardeur, mais l'agitation même & l'inquiétude qui ne conviennent qu'à la passion. En un mot, vous aimez trop Memiscès, & je voudrois que vous prissiez un peu plus d'empire sur les mouvemens de vôtre cœur. Il me répondit naturellement qu'il sentoit bien lui-même qu'il en faisoit trop pour ce jeune Inconnu, & que la tendresse qu'il avoit pour lui approchoit de la passion; mais qu'il n'avoit point d'autre excuse à m'apporter qu'un penchant qu'il ne pouvoit vaincre; parce qu'il trouvoit une douceur infinie à le suivre; qu'il m'avouoit que Memiscès lui étoit aussi cher que lui-même, & que devant le quitter sans doute bien plutôt qu'il ne voudroit, il ne pensoit déjà qu'en

tremblant, à la néceſſité de cette ſéparation.

En effet, le vent étant des plus favorables, nous avancions promptement ; & notre voyage n'eût pas duré même un mois, ſi nous n'euſſions été retardés par un accident qui nous cauſa une juſte frayeur. Nous étions déjà à la hauteur des côtes de France, & le plus beau tems du monde nous promettoit la plus heureuſe navigation, lorſque nous entendîmes de tous côtés, dans le Navire, le cri que font les Matelots, quand ils appercoivent un Corſaire. Nous nous rendîmes tous ſur le tillac. Le Capitaine Anglois nous dit, ſans déguiſement, que nous étions pourſuivis ; & que le Corſaire paroiſſant beaucoup meilleur Voilier que nous, il nous falloit un ſecours particulier du Ciel

pour nous faire éviter le combat. Nous lui répondîmes que ce n'étoit point un si grand mal d'être obligés de se battre, pourvû que nous eussions de quoi nous défendre. Il n'y avoit malheureusement avec nous, sur le Vaisseau, que l'Equipage & quelques Passagers, quelques mauvaises piéces de canon, très-peu de poudre, & presque nulles autres armes que nos épées. Le Prince fit lui-même la revue de tout ce qui pouvoit servir à notre défense; & voyant les choses en si mauvais ordre, nous désespérâmes véritablement de notre salut. Quelle apparence, effectivement, de résister avec de simples épées à des Corsaires, munis d'armes de toute espéce, & sans doute en beaucoup plus grand nombre que nous? La fuite ne paroissoit pas une voie plus sûre.

à cause de la pésanteur de notre Vaisseau. D'un autre côté ; se rendre sans combattre, c'est à quoi personne ne pouvoit se résoudre ; & notre sort en auroit-il été plus heureux avec d'impitoyables Corsaires? Je crus notre perte certaine : mais comme ç'auroit été la précipiter, que de s'abbatre & perdre courage, j'affectai au-dehors une confiance que je n'avois pas au fond du cœur. Je dis à Dom M.... : Ménagez votre personne, mon Prince, & laissez-nous combattre. Il rejetta généreusement mon conseil. Pour le Marquis, je lui fis promettre de ne pas s'éloigner de moi un moment : obéissez-moi, lui dis-je, peut-être pour la derniere fois ; vous disposerez de vous à votre gré, quand vous m'aurez vu périr en vous défendant. Il me répon-

dit, en m'embrassant tendrement, que si je me chargeois du soin de sa vie, il se chargeoit de la mienne, & qu'il me promettoit de ne pas quitter mon côté, pour avoir du moins la consolation de mourir près de moi. Muleid se préparoit au combat avec la même résolution. Memiscès fut mis, avec ses femmes, dans l'endroit le moins périlleux du Vaisseau : Ce fut le Marquis qui eut cette attention; car son cher Memiscès ne lui sortoit pas de l'esprit. Enfin, les Corsaires étoient déjà à la portée du canon, & jugeoient bien à la manœuvre de notre Vaisseau, qu'ils pouvoient nous regarder comme une proie assurée; lorsque le Ciel permit que deux Vaisseaux François, qui alloient du Havre-de-Grace à Bayonne, & que le beau tems avoit engagés à s'éloi-

gner des Côtes, se firent voir tout-d'un-coup devant nous, à la même distance à-peu-près que les Corsaires étoient par derriere. Nous ne les eumes pas plutôt apperçus, que nous crumes le péril passé. En effet les Corsaires, qui ne furent pas long-tems non plus à les découvrir, perdirent l'espérance de nous joindre, ou du moins d'être assez forts pour prétendre à nos dépouilles. Ils prirent aussi-tôt une autre route, & nous les perdîmes de vue en peu de tems. Nous saluâmes, en passant, les deux Vaisseaux François d'une décharge de notre misérable artillerie, pour les remercier du service important qu'ils nous avoient rendu. Peu de jours après, nous entrâmes dans le Canal de la Manche, & de-là nous gagnâmes bientôt la Hollande.

Le Prince Dom M..., sans s'arrêter un moment, prit le chemin de la Haye, après nous avoir dit qu'il comptoit de nous y revoir, & qu'il alloit descendre & se loger chez M. le Comte de Tarouca. Pour les jeunes Turcs & nous, nous passâmes le reste du jour & de la nuit à nous reposer, au lieu même de notre débarquement. Je fis prendre seulement les devants à Scoti, pour nous louer un appartement à la Haye, afin que rien ne nous causât d'inquiétude en arrivant. Le lendemain, nous nous y rendîmes d'assez bonne heure ; & nous trouvâmes Scoti, qui nous attendoit, à l'entrée de la Ville.

Comme il connoissoit les lieux, y étant venu avec moi long-têms auparavant, je lui donnai ordre de conduire Muleid & son frere vers le Pléen, où ils m'avoient dit que

leur Pere leur avoit fait sçavoir qu'il seroit logé. Ils nous marquerent une vive reconnoissance, en nous quittant; & nous promirent leur premiere visite lorsqu'ils seroient en état de sortir. Le Marquis voulut embrasser Memiscès, qui y consentit pour cette fois d'assez bonne grace. Il faudra néanmoins le quitter tout-à-fait ce cher Memiscès, lui dis-je étant seul avec lui; & nous verrons comment vous supporterez cette séparation. Il répondit à cela, qu'il alloit me communiquer une pensée, qui lui étoit venue depuis quelques jours, & qu'il n'avoit point encore osé me découvrir. Je ne puis vous cacher, continua-t-il, que j'aime Memiscès au-delà de ce qu'on peut s'imaginer; mon cœur a pour lui des mouvemens que je n'ai jamais sentis que pour

ma chere Diana. Je trouve le même plaisir à le voir, & son absence me cause la même douleur. Il est donc naturel que je souffre beaucoup, lorsqu'il faudra nous séparer. Mais si vous aviez un peu de bonté pour moi, ajouta-t-il, en me regardant d'un air tendre, vous pourriez m'épargner cette peine, ou du moins la reculer encore bien loin. Expliquez-vous plus clairement, lui dis-je; je ne pénétre pas votre systême. Le voici, reprit-il: Au lieu d'aller en Angleterre, en quittant la Hollande, nous pourrions retourner en France, avec les deux jeunes Turcs & leur Pere; il est raisonnable qu'étant si proche du mien, & devant m'en éloigner encore pour long-tems, je souhaite de le revoir & de l'embrasser: ce seroit-là notre prétexte. Nous

ferions voir la Cour de France à Memiscès ; & ce qui serviroit encore mieux à mon dessein, nous le ferions instruire adroitement de notre Religion, pour tâcher de la lui faire embrasser ; parce qu'il seroit aisé, après cela, de l'engager à demeurer en France toute sa vie. Alors, me dit le Marquis, je suis sûr que j'obtiendrois aisément de mon Pere, qu'il le reçût dans notre maison comme son fils, & j'aurois la satisfaction de vivre toujours avec lui comme avec un frere.

J'écoutois le Marquis avec une surprise extrême ; & je ne pouvois me lasser d'admirer sa fécondité pour former & pour arranger des projets. Cependant, après l'avoir laissé s'expliquer à son aise ; je lui répondis, d'un ton plus sérieux qu'il ne s'y attendoit, que

je tremblois pour sa sagesse, & que la chaleur, avec laquelle il me parloit de Memiscès, ne me permettoit pas de bien interpréter ses sentimens. Hé! quoi donc, Monsieur, lui dis-je, parleriez-vous autrement quand il seroit question d'une Maîtresse? Que signifie cette douleur, cette joie, & tous ces autres mouvemens que vous prétendez être semblables à ceux que vous inspiroit Donna Diana? Je ne reconnois point là l'amitié, qui doit être un sentiment modéré, sage, & réglé par l'honneur & la raison. C'est une passion vicieuse, dont vous m'avez fait le portrait. Il faut la réduire, s'il vous plaît, à de plus justes bornes. Ne trouvez donc pas mauvais que nous laissions partir Memiscès sans nous. Vous pouvez, si vous voulez, lui donner quelques lettres,

lettres, ou pour Monsieur le Duc votre Pere, ou pour vos Amis. Votre recommandation lui fera trouver plus d'agrément à Paris. C'est l'unique maniere dont vous puissiez à présent lui marquer votre amitié : car de vous figurer qu'un enfant de treize ou quatorze ans puisse être instruit de notre Religion, sans que son Pere s'en apperçoive, ou que son Pere le permette, s'il en a la moindre connoissance, c'est une pensée puérile & sans fondement. Ma réponse parut dure au Marquis, & je remarquai la violence qu'il se faisoit pour ne pas marquer trop de douleur. J'ajoutai, pour le consoler, que je ne désapprouvois point d'ailleurs les marques d'affection qu'il avoit données jusqu'alors à Memiscès ; qu'un si aimable Enfant méritoit celle de

tout le monde, & que je m'étois trouvé moi-même disposé à l'aimer, dès le premier moment que je l'avois vu. Mais j'eus beau prendre un ton plus doux; la fin de mon discours ne fit pas tant de plaisir au Marquis, que le commencement lui avoit causé de chagrin.

La foi du Public ne manque pas de se révolter contre les événemens extraordinaires. Cette réflexion, qui me naît ici tout-d'un-coup, est presque capable d'arrêter ma plume, & de m'ôter l'envie d'achever cette premiere partie de nos voyages. J'avoue que ce qui me reste à dire, est capable de surprendre par sa singularité; mais c'est un fait dont mille personnes peuvent rendre encore témoignage, soit en Hollande où il est arrivé, soit en France, où il a

été connu de la plûpart de ceux dont je suis connu moi-même.

Le lendemain de notre arrivée à la Haye, qui étoit, si ma mémoire est fidelle, le cinquiéme jour de Décembre, après avoir commencé nos visites par celle du Prince Dom M..., qui nous retint à dîner, & qui nous fit des caresses & des amitiés, dont il n'y a que ceux qui connoissent l'excessive bonté de ce Prince, qui puissent bien juger, nous retournâmes à notre logement, parce qu'il étoit tard pour faire voir les beautés de la Ville au Marquis. A peine avions-nous mis le pied dans notre appartement, qu'un de nos Laquais vint nous avertir que le Pere de nos deux aimables Turcs étoit à la porte avec eux, dans son Carosse, & qu'il demandoit à nous voir. Ses enfans lui avoient parlé,

avec tant de reconnoiſſance, de la tendreſſe que nous leur avions marquée, & des obligations qu'ils nous avoient, qu'il avoit cru ne pouvoir nous en remercier aſſez-tôt. Je donnai ordre de les aller recevoir & de les introduire, à Scoti, qui étoit mis aſſez proprement pour ſervir au beſoin d'une façon de Gentilhomme ou d'Ecuyer. Il nous les amena à l'inſtant. Grand Dieu! me croira-t-on dans cet endroit? Quelle fut ma ſurpriſe, ou plutôt quel fut mon tranſport, en reconnoiſſant, dans cet Officier Turc, le frere de ma chere Selima, le bon & généreux Amulem! Non, il n'y a point de ſentimens au monde, tels que ceux qu'inſpire la nature ou la reconnoiſſance; mais leur excès eſt quelquefois funeſte. Si la force de mon tempérament m'empêcha de ſuc-

tomber au premier emportement de ma joie, il en fut autrement d'Amulem. Il me reconnut à son tour, au son de ma voix, & à la vivacité de mes caresses, car mon visage ne dut pas lui paroître moins changé que mon habillement; mais s'il fut aussi frappé que moi, d'une rencontre si heureuse & si imprévue, il n'eut pas tant de vigueur pour soutenir l'impétuosité de ses mouvemens: il tomba, avec plus de vîtesse que je n'en eus pour le soutenir; & dans le tems que nous nous efforcions de le relever, c'est Salem, répétoit-il d'une voix foible & tremblante; mes Enfans, c'est votre Oncle. Ces pauvres Enfans se jetterent tous deux à mon col, en me serrant de toute leur force; & Dieu seul sçait ce qui se passoit alors au fond de mon cœur. Je

tenois le Pere entre mes bras ; & les deux Enfans me tenoient, chacun entre les siens. Ainsi nos cœurs & nos larmes étoient réunis dans le même espace & comme confondus.

Cependant je fis réflexion, malgré mon trouble, qu'Amulem que je soutenois toujours, avoit besoin d'un prompt secours. Il avoit perdu tout-à-fait l'usage de la voix. Ses soupirs étoient fréquens & convulsifs. Il avoit pourtant la force de se remuer sur la chaise où nous l'avions fait asseoir ; ce qui me fit croire que son mal n'étoit qu'une oppression de poitrine, causée par la prompte révolution de ses esprits & de son sang. On lui ouvrit la veine, & sa voix s'étant ranimée pour un moment, il me dit en langue Turque : Seroit-il possible, mon cher Salem,

que votre vue, que j'ai désirée avec tant d'impatience, fût capable de me causer la mort? Si cet effet arrive: ce sera par un sentiment bien opposé à celui de la douleur. Mais ma chere sœur Selima, ajoûta-t-il, le Ciel ne permettra-t-il pas que je la revoie avant que de mourir? Je jugeai par ce discours, qu'il ignoroit la perte de mon épouse; & comme il n'étoit point en état de supporter une pareille nouvelle, je me contentai de lui répondre que dans la joie que j'avois de le retrouver, je n'étois occupé que du desir de lui voir reprendre ses forces, pour jouir pleinement d'une si douce satisfaction. Ah! reprit-il, je me sens extrêmement affoibli, & je crains tout d'un épuisement si subit. Je vous ai vu du moins; & vous assûrerez Selima, que je n'emporte

point d'autre regret que de mourir sans la voir aussi. C'étoit l'unique objet de mon voyage, & de celui de mes Enfans; c'étoit ce qui m'avoit fait rechercher avec empressement depuis quelques années, la commission que je suis venu exécuter en Hollande. Je vous ai vu, répéta-t-il, en serrant ma main; c'est assez pour m'empêcher d'accuser le Ciel de rigueur. S'il m'ôte la vie, je vous recommande mon Fils & ma Fille. Menez-les à Selima: je sçais entre les mains de qui je les laisse. Je lui dis qu'il ne falloit penser qu'à vivre, & que j'espérois que son mal ne seroit qu'une incommodité passagere, dont nous trouverions moyen de le guérir aisément. Je lui demandai ensuite où étoit sa Fille, dont il me parloit. La voilà, me répondit-il en me

montrant Memiſcès ; j'avois ordonné à ſa Gouvernante de cacher ſon ſexe, & de lui faire prendre un habit d'homme, pour prévenir les accidens d'un long voyage ; & j'ai jugé à propos de la laiſſer ici dans ce déguiſement, par la même raiſon. Je n'ai que ces deux Enfans, ajouta-t-il ; c'eſt ce que j'ai de plus cher. Si vous avez quelque amitié pour moi, traitez-les avec bonté.

Il faiſoit beaucoup d'efforts pour parler. Le Médecin, que j'avois envoyé chercher, & qui arriva dans ce tems, le fit mettre au lit, après avoir examiné ſon mal. Il s'en expliqua d'une maniere, qui me donna de la frayeur. Sa poitrine, me dit-il, me fait tout craindre. La ſaignée fut redoublée : une heure après, il perdit entierement la connoiſſance & la

parole. Je commençai à déſeſpérer de ſon retour à la vie. Cependant le Médecin, ſans s'étonner de la ſituation où il le voyoit, lui fit encore ouvrir la veine du pied. Ce fut ſon ſalut. En moins d'une heure, la liberté d'eſprit, l'uſage de la voix, la couleur même & la ſanté, lui revinrent. Il ne lui reſta de cet étrange accident, qu'un peu de foibleſſe, cauſée par les trois ſaignées. Je répéte encore ici que cette complication d'événemens extraordinaires, la rencontre d'Amulem, ſa maladie, ſa guériſon, & le déguiſement de ſa Fille, pourront ſembler difficiles à croire; mais je ne dois point altérer la vérité, pour ménager la délicateſſe d'un Lecteur trop incrédule.

Lorſque le rétabliſſement d'Amulem nous eut permis de penſer

à la joye, nous nous y livrâmes ſans ménagement. Ce fut alors que je recommençai à l'embraſſer mille fois, & que je ne fis pas moins de careſſes à ſes chers Enfans. Tant de contentement & de plaiſir me paroiſſoit un ſonge. Je ne pouvois m'accoutumer à regarder un événement ſi agréable, comme une vérité. Le Marquis avoit fait pendant ce tems là, bien des perſonnages differens. Dans la premiere ſurpriſe que nos embraſſemens & nos tranſports lui avoient cauſée, il étoit demeuré comme immobile; s'appercevant enſuite que ce Turc, que j'embraſſois ſi tendrement, étoit mon frere, il s'étoit approché pour mêler ſes careſſes avec les miennes, & Memiſcès y avoit eu la meilleure part. Amulem ne put remarquer, dans l'accès de ſon

mal, les attentions du Marquis pour ſa Fille ; mais s'étant levé au bout de quelques heures, & le voyant badiner aſſez familierement avec elle, il me demanda ce que c'étoit que ce jeune homme, & s'il connoiſſoit le ſexe de Memiſcès. Je lui appris alors qui étoit le Marquis ; & non-ſeulement je l'aſſurai qu'il ne prenoit Memiſcès que pour un jeune homme, mais je le priai de le laiſſer toujours dans cette erreur ; & je lui dis les raiſons que j'avois de le ſouhaiter. Je ne découvris pas même ce premier ſoir à mon aimable Niéce, que je fuſſe informé de ce qu'elle étoit ; de peur que ſa rougeur & ſon embarras n'en fiſſent conjecturer quelque choſe au Marquis.

J'étois d'ailleurs aſſez occupé d'un autre ſoin. Il falloit appren-

dre la mort de Selima à Amulem, qui m'avoit déja demandé plus d'une fois de ses nouvelles, & qui pouvoit être surpris avec raison de ma froideur à lui répondre. Après y avoir un peu pensé, je crus que quelque triste que fût pour lui cet événement, dix-neuf ou vingt ans, qui s'étoient écoulés depuis, empêcheroient qu'il n'en fût aussi frappé que d'un malheur récent. Je ne l'amenai-là néanmoins que par de longs détours. Ses larmes coulerent quelque tems, & les miennes se renouvellerent en lui en voyant répandre. Ce ne fut que plusieurs jours après, que je lui fis le récit entier de tout ce qui m'étoit arrivé avec sa chere Sœur, depuis notre départ d'Amasie. Il auroit renoncé au voyage de France, en perdant l'espoir d'y trouver celle qu'il étoit

venu chercher de si loin ; mais lorsque je lui eus parlé de ma Fille, & même d'Agathe, qu'il n'avoit pas oubliée, il résolut de les aller voir, aussi-tôt que ses affaires seroient terminées en Hollande. Le Marquis, à qui j'appris sa résolution, en eut une joye infinie ; parce qu'il jugeoit bien que je ne pouvois me dispenser de l'accompagner. J'eus cependant la malice de lui dire, qu'étant obligé d'aller passer quelques semaines en France, avec mon Frere & mes Neveux, je le laisserois à la Haye pour y attendre mon retour. Il se plaignit amérement de moi, & il en vint jusqu'à me dire, qu'il ne voyoit que trop qu'il s'étoit trompé, en croyant que j'avois quelque amitié pour lui ; que c'étoit apparemment pour lui ôter le plaisir d'être avec Memiscès, que

je voulois le laisser en Hollande; mais que si je lui refusois de nous tenir compagnie en chemin, je ne pourrois pas l'empêcher de partir deux jours après nous, & de nous aller rejoindre en France. Nous fimes la paix, lorsque je lui eus déclaré que j'avois voulu badiner. Dès le soir, j'écrivis à M. le Duc de... notre arrivée en Hollande, & que la rencontre que j'y avois faite de mon Frere, m'obligeoit de rentrer pour quelque tems dans le Royaume. Il me fit l'honneur de me répondre, huit jours après; & en approuvant mon dessein, il me prioit de ne pas amener le Marquis à Paris, étant bien aise qu'il n'y parût qu'après avoir achevé ses voyages. Mais il me promettoit de nous venir voir lui-même, lorsque nous serions chez ma Fille, ou chez M. le

Comte de.... mon Oncle paternel.

Nous paſsâmes environ deux mois en Hollande, avec une douceur & une tranquillité parfaite. Nos viſites ordinaires étoient chez Monſieur le Marquis de Chaſteauneuf, Ambaſſadeur de France, & chez M. le Comte de Tarouca, Ambaſſadeur de Portugal; car je n'appelle pas viſite le ſéjour preſque continuel que nous faiſions au logement d'Amulem, ou celui qu'il faiſoit avec ſes Enfans dans le nôtre. Nous nous regardions comme une même famille. Muleid & Memiſcès ſe perfectionnerent en peu de tems dans notre langue; de ſorte que nos entretiens devinrent aiſés & familiers. Je craignois extrêmement que le Marquis ne prît quelque ſoupçon du ſexe de Memiſcès.

On juge assez de l'effet que cette connoissance auroit produit sur lui. Il sembloit même que son affection fût augmentée, depuis qu'il sçavoit que cette jeune personne m'appartenoit; il me le disoit lui-même en riant, & il me demandoit si je pouvois m'offenser qu'il aimât mon Neveu. Il est certain que ma Niéce sentoit quelque tendresse pour lui; j'étois trop clair-voyant, pour ne pas m'en appercevoir, à la maniere dont elle s'accoutumoit à souffrir ses caresses badines. Je lui laissai ignorer à elle-même, pendant quelques jours, que j'étois instruit de son sexe; mais dans la crainte qu'elle ne prît sérieusement de la passion pour le Marquis, qui devenoit de jour en jour plus aimable, je lui découvris que je sçavois qu'elle étoit fille, étant bien

sûr que cette connoiſſance ſerviroit à la faire veiller un peu plus ſur elle-même. Bon jour, ma chere Niéce, lui dis-je, en lui prenant les deux mains. Elle rougit, ſans me répondre. J'attendis pourtant qu'elle parlât, & je la regardai en ſouriant. Enfin elle me dit, que j'oubliois qu'elle étoit mon neveu Memiſcès. Non, non, repris-je en l'embraſſant ; je ſçais ce que vous êtes ; & je vous réponds que ſi je vous aimois comme Memiſcès, je vous aime encore plus comme ma chere Niéce. Je vois, repartit-elle, que mon Pere vous a déclaré mon ſexe. J'étois ſurpriſe effectivement qu'il parût vous en faire un myſtère ; mais c'eſt vous-même, mon cher Oncle, qui m'en avez voulu faire un, de ce que vous ſçavez ſans doute depuis notre arrivée. Nous conti-

nuâmes ainsi de nous entretenir dans la même posture, jusqu'à ce que le Marquis entra dans la salle où nous étions, & s'avançant doucement derriere ma Niéce, il me pria, par un signe de main, de ne pas l'avertir de son approche. Je le laissai faire exprès. Je voulois voir de quelle maniere ma Niéce prendroit son badinage, après l'éclaircissement que nous venions d'avoir ensemble. Le Marquis ne manqua pas de lui passer les mains autour du col, & de l'embrasser à son aise. Je ne disois pas un mot. Memiscès (car je continuerai de lui donner le même nom) fit quelques efforts pour se tirer de ses mains; & feignant adroitement qu'il l'avoit blessée, elle le pria, avec un petit air de colère, de la laisser tranquille. Le Marquis, qui n'étoit pas accou-

tumé à l'entendre parler si sérieusement, lui fit mille tendres excuses. S'imaginant même qu'il avoit pu effectivement la blesser; il vouloit voir absolument s'il n'en paroissoit aucune marque à son col; & ce fut une nouvelle scène, qui me donna beaucoup de plaisir. A la fin je pris le parti de Memiscès; & je dis au Marquis, que ces sortes de caresses étoient contraires à la bienséance, & que cela convenoit tout au plus à des enfans. Mon Dieu! que vous êtes sévere! me répondit-il; quand on s'aime, n'est-il pas juste de s'en donner quelques témoignages? Memiscès lui dit ingénieusement, & peut-être en suivant le mouvement de son cœur: Vous croyez donc, Monsieur le Marquis, que je suis sans amitié pour vous, moi qui ne suis pas si badin? Soyez

mon Ami autant que je ſuis le vôtre, & ne badinez pas plus que moi ; ce ſera m'obliger doublement.

Amulem ne m'avoit encore rien appris de l'état de ſa fortune, & de la ſituation de ſes affaires à Amaſie. Je le mis un jour ſur cette matiere, en lui demandant des nouvelles d'Oſcine, & de pluſieurs perſonnes que j'avois connues. J'avois cru juſqu'alors que Muleid & Memiſcès étoient nés de cette belle Grecque ; mais j'appris avec étonnement d'Amulem, que malgré l'amour qu'il lui avoit porté, il n'avoit jamais eu avec elle un commerce d'Epoux, & qu'il l'avoit conſervée peu de tems dans ſon Serrail. Voici de quelle maniere il me raconta leur ſéparation.

Vous vous ſouvenez, me dit-

il, qu'Oſcine avoit le cœur préve-nu, lorſque nous eumes le bonheur de l'enlever avec tant de ſuccès; & que ce fut bien moins pour me ſuivre, que pour fuir le Sultan, qu'elle m'abandonna le ſoin de ſa deſtinée. La haine & la douleur étoient ſes deux plus fortes paſſions. Je m'en apperçus bien-tôt, & je vis qu'elle n'avoit pour moi qu'une honnêteté indifférente, telle que la reconnoiſſance ſans amour peut l'inſpirer. Il me falloit quelque choſe de plus. Ma paſſion étoit ardente; mais l'amour le plus tendre a-t-il quelque douceur, lorſqu'il n'eſt pas payé par un retour ſincère? Je voyois tous les jours Oſcine, dans mon Harem; je lui rendois des ſoins empreſſés; & toute ma maiſon étoit perſuadée, ſur-tout après la mort de mon Pere, qu'elle

auroit toujours le premier rang dans mon cœur. Elle le possédoit alors, & il dépendoit d'elle de le conserver; mais sa froideur fut si opiniâtre, qu'elle me fit perdre peu à peu le goût de ses charmes. Elle s'offroit néanmoins à mes caresses : Je suis votre bien, me disoit-elle; & je vous ai coûté trop cher, pour vous disputer ma possession. Mais jamais un signe de tendresse; toujours des soupirs dont je ne voyois point l'objet; toujours un air pensif & des yeux distraits, dans les momens mêmes où je lui donnois les plus vifs témoignages de mon amour. Ce qui acheva de me la faire oublier, fut une nouvelle acquisition que je fis, d'une aimable Circassienne, nommée Agelonne, pour laquelle je me sentis plus vivement touché que je ne l'avois jamais été pour

Ofcine. Je l'achetai d'un Marchand d'Efclaves, qui la menoit à Conftantinople. Elle avoit moins de beauté qu'Ofcine; mais elle poffédoit ces charmes inexprimables, qui excitent l'amour plus sûrement que la plus parfaite beauté, & elle acquit fur moi tout d'un coup un empire qu'elle a confervé jufqu'à fa mort. C'eft d'elle que mes deux Enfans font nés. Si vous trouvez Memifcès aimable, fa Mere vous auroit paru telle auffi; car c'étoit le même air, le même port, les mêmes agrémens, avec cette feule différence, que Memifcès a les yeux plus fins, & les traits plus délicats. Lorfque j'eus le cœur fi doucement occupé, j'abandonnai Ofcine à fon indifférence; & je ne la vis plus que par bienféance, comme toutes les autres femmes de

de mon Harem. Elle me fit demander un jour un entretien particulier. Je ne balançai point à le lui accorder. Son premier mouvement fut de se jetter à mes genoux, en versant quelques larmes. Je la relevai avec douceur; & l'ayant fait asseoir, je lui demandai quel pouvoit être le sujet de son chagrin. Elle commença un discours fort touchant sur les malheurs de sa destinée, & sur le triste état où elle avoit vécu depuis que Mezzo Morto l'avoit enlevée. Je me suis abandonnée entre vos mains, continua-t-elle, & je n'ai pas lieu de m'en repentir : ma condition en est devenue bien plus douce; & si j'ai continué de m'affliger, c'est plutôt par une suite de mon mauvais sort, qui ne me permet pas d'être heureuse; que par un effet

de vos manieres, dont je ne puis trop louer la bonté. Que n'a-t-il dépendu de moi d'être plus tendre! J'aurois reconnu votre amour, & vous auriez été satisfait de mes sentimens; mais je n'ai pu vaincre la tristesse qui me domine. Vous vous êtes rebuté de ma froideur, & vous m'avez quittée pour une autre; je ne m'en plains pas : ce que mes larmes vous demandent aujourd'hui, au nom de l'amour même que vous m'avez porté, c'est de m'accorder la liberté de retourner à Smyrne, puisque je ne suis point utile ici à votre bonheur. Rendez-moi à ma Patrie, à mon Pere, à ma Mere, à toute ma famille, à qui j'étois chere autrefois, & qui pleurent, sans doute, mon absence depuis plusieurs années qu'ils m'ont perdue. Mon Pere

eſt riche ; il ſacrifiera tout ſon bien pour me racheter de vos mains. Ainſi vous tirerez, de ma liberté, deux avantages : celui d'accorder à une malheureuſe le ſeul bonheur qui lui reſte à eſpérer, & celui d'augmenter vos tréſors, en tirant, ſi vous voulez, pour ma rançon, beaucoup plus que je ne vaux, & que vous ne m'eſtimez.

Elle ſe laiſſa tomber une ſeconde fois à mes pieds, qu'elle tint quelque tems embraſſés malgré moi. Je lui répondis, après l'avoir fait relever, qu'il n'avoit dépendu que de ſa volonté, d'être une des plus heureuſes perſonnes de l'Aſie : qu'à la vérité, mon cœur n'avoit pu tenir contre la dureté dont elle avoit payé ma tendreſſe, & qu'il avoit cherché à ſe rendre plus heureux ; mais

qu'en cessant d'être attaché à elle par les liens de l'amour, je ne lui avois point ôté mon estime, & que j'avois quelque regret qu'elle eût attendu si long-tems à me demander une grace que j'aurois toujours été disposé à lui accorder; qu'elle pouvoit donc regarder son esclavage comme près de finir; qu'ayant dessein d'aller moi-même, pour quelques affaires, sur les Côtes de la Méditerranée, je prendrois cette occasion pour la renvoyer à Smyrne, & que pour ce qui regardoit sa rançon, je lui promettois de ne rien exiger de son Pere, afin qu'elle eût du moins quelque reconnoissance pour ma générosité, puisque je n'avois point été assez heureux pour lui inspirer le moindre retour pour ma tendresse. Oscine parut extrêmement sen-

fible à mon discours, & aux manieres honnêtes dont je tâchai de l'accompagner. Je lui tins parole deux mois après; & je la crois maintenant, à Smyrne, dans les bras de sa famille.

Pour moi, continua Amulem, mon dessein étoit, en mapprochant de quelque port de la Méditérannée, de rencontrer un Vaisseau François, qui pût me donner le moyen de vous faire sçavoir de mes nouvelles. Contre l'effet ordinaire de l'absence, plus il s'étoit passé de tems depuis notre séparation, plus elle sembloit me causer de tristesse & d'ennui. Je vous redemandois à tous les lieux où je vous avois vu dans mon enfance & dans ma jeunesse; tout me rappelloit vos soins & votre amitié. L'image de ma Sœur me revenoit aussi : vous

sçavez combien elle m'étoit chere. Ne les reverrai-je jamais ? disois-je presque tous les jours : N'aurai-je pas du moins la satisfaction de leur faire sçavoir, que je pense incessamment à eux, & que je cesserai de vivre plutôt que de les aimer ? Je trouvai, sur la Côte, quelques Vaisseaux de Marseille & de Gênes : je chargeai de mes lettres tous les Capitaines, espérant qu'il s'en trouveroit un, du moins, dont l'attention suppléeroit à la négligence des autres. Vous me dites que vous n'avez rien reçu de moi : il faut que tous m'ayent trompé. Enfin plusieurs années s'étant passées, & mes enfans se trouvant assez âgés & assez forts pour me suivre, je pris la résolution de faire moi-même, avec eux, le voyage de France. J'avois appris que

Mehemet Lebi qui est mon Parent, avoit été fait Capitan Pacha : j'espérai que par les relations que lui donne son emploi, il pourroit me faciliter l'entrée des Royaumes Chrétiens. Je me rendis à Constantinople, avec mes Enfans. J'eus le malheur de ne l'y pas trouver : il étoit à visiter, par ordre du Grand Seigneur, les Isles de l'Archipel qui dépendent de notre Empire. Ce contretems ne fut pas capable de me réfroidir. Je laissai mes Enfans chez Genad, que vous avez connu autrefois à Constantinople, & qui se soutient encore dans une heureuse vieillesse ; & montant sur un vaisseau prêt à faire voile, je me rendis à Scio, où l'on m'assura que je trouverois Mehemet Lebi. Il y étoit effectivement. Il me reconnut ; &

TAYLOR INST. OXFORD

m'ayant offert ses services, je lui déclarai naturellement le dessein qui m'amenoit. Vous ne pouviez, me dit-il, arriver plus à propos : je cherchois une personne de confiance, qui voulût entreprendre le voyage de Hollande, pour ménager les intérêts de notre grand Empereur avec cette République. Chargez-vous de cette commission. Vous reviendrez facilement de-là par la France. La proposition de Mehemet Lebi me charma. Je ne lui demandai que le tems de retourner à Constantinople, pour prendre avec moi mes deux chers enfans. Il me répondit que les affaires de notre souverain Monarque ne pouvoient souffrir le moindre délai. J'aimai mieux, ajouta le bon Amulem, me priver de la satisfaction de les avoir avec moi,

que de manquer une occaſion qui ne ſe ſeroit pas trouvée de long-tems ſi favorable. Je leur écrivis de s'embarquer ſur le premier Vaiſſeau, qui feroit voile en Europe. J'étois ſans inquiétude, parce que je me repoſois abſolument ſur le zéle & la ſageſſe des Domeſtiques que j'ai mis auprès d'eux. Enfin je ſuis arrivé ici heureuſement, & tout m'a ſuccédé depuis au-delà de mes eſpérances. Il n'y a que la mort de Selima, à laquelle je ne m'attendois point, qui ait mêlé une vive amertume à la ſatisfaction que j'ai eu de vous retrouver d'une maniere ſi ſurprenante, & de voir arriver avec vous mes enfans.

Les affaires d'Amulem le retinrent plus long-tems que nous n'euſſions ſouhaité. Il en avoit

aussi à démêler avec Monsieur le Marquis de Châteauneuf, qui augmenterent le retardement ; Nous nous occupâmes, durant ce tems-là, à visiter les principales villes de Hollande. Amusem me confia Muleid & Memiscès, qui nous accompagnerent toujours. Enfin nous partîmes tous ensemble, avec une satisfaction égale ; & bientôt, entrant en France, nous primes le chemin de la terre de monsieur le Comte de . . . . . Je lui avois écrit de Hollande, pour le prévenir. Il nous reçut avec une magnificence, dont je lui fis des plaintes ; étant fâché de la dépense excessive dans laquelle il s'engageoit pour l'amour de moi. Monsieur le Duc de . . . nous fit l'honneur de se souvenir de la promesse qu'il m'avoit faite, de nous venir voir. Toute la No-

blesse voisine vint lui rendre ses respects, & lui composer une petite Cour fort brillante. Le Marquis de . . . mon gendre, & ma fille, furent les premiers à s'y rendre. Je laisse au Lecteur à se représenter les caresses qu'ils firent à Amulem & à ses enfans, & celles qu'ils reçurent d'eux. Agade pensa mourir de joie en revoyant son cher Patron, le frere de sa bonne Maîtresse, à laquelle elle avoit été si constamment attachée.

La bonne grace de Menissès & sa beauté furent admirées de tout le monde. Monsieur le Duc de . . . . qui s'apperçut lui-même de la tendre amitié que le Marquis lui portoit, loua son goût dans cet attachement. On en verra les suites dans la derniere Partie de nos voyages, si les faits

particuliers, dont elle sera remplie, me permettent de la donner au Public. Je finirai celle-ci par le triste accident qui vint empoisonner notre satisfaction, au moment que nous y pensions le moins, & qui me força encore une fois de reconnoître que ce n'est point dans ce misérable monde, qu'il faut espérer des plaisirs purs & solides. Hélas! avois-je besoin de cette nouvelle preuve, après la fatale expérience que j'en avois faite dans tout le cours de ma vie!

Nous avions passé trois semaines dans la joie, chez Monsieur le Comte de ..... Nous en étions partis pour aller chez ma Fille, malgré les efforts qu'il avoit faits pour nous retenir plus long-tems. Il nous avoit promis de nous y rejoindre, quelques jours après

notre départ ; & quatre jours s'étant écoulés, nous commencions à sentir quelque impatience de ne le pas voir arriver. Mais, il fallut bientôt passer à d'autres sentimens, qui furent ceux de la plus vive & de la plus profonde douleur. Un de ses domestiques nous apporta, le cinquiéme jour, la triste nouvelle de sa mort. Le plus aimable & le plus généreux de tous les Oncles avoit été frappé la veille d'une apoplexie, qui l'avoit mis en peu d'heures au tombeau. Nous fûmes comme accablés de ce coup terrible & imprévu.

Cependant il devoit être moins surprenant pour moi, qui connoissois l'état de son cœur, & le fond d'amertume qu'il y nourrissoit depuis long-tems. Il m'a-

voit fait, dans ma retraite, des confidences qui n'étoient pas sorties du mien. La mort de sa Femme n'avoit pas servi à le rendre libre. Elle l'avoit replongé, au contraire, dans tous les chagrins d'une ancienne & malheureuse passion, dont il s'étoit cru délivré; & qui ne s'étant réveillée que sur des espérances fort incertaines, lui causoit tous les tourmens de l'amour, sans lui en promettre les douceurs. Le récit de cette aventure ne sera point assez long, pour faire regretter qu'elle interrompe un moment les miennes.

Avant le changement de sa condition, lorsqu'il se croyoit attaché par des liens perpétuels à l'Ordre de Malthe, mon Oncle n'avoit pu se défendre d'un goût

fort vif, pour une jeune personne, qui n'en avoit pas pris moins pour lui. Ils étoient dignes l'un de l'autre, par tous les avantages naturels; mais l'invincible obstacle, qui arrêtoit le Chevalier, les avoit contenus dans les bornes de l'honneur; & quoiqu'ils se fussent quelquefois flattés de le surmonter, comme l'expérience a fait voir qu'on y peut parvenir, ce n'étoit pas dans un cas si commun, qu'ils devoient espérer une exception très-rare. Pendant qu'ils se consumoient en desirs & en projets, les Parens de la jeune personne trouverent l'occasion de la marier avantageusement à un vieux Gentilhomme de leurs voisins. Elle se vit traîner à l'Autel, sans oser se permettre de faire éclater ses regrets; & la même bienséance força le

Chevalier d'étouffer les siens. Quelques mois après, ayant perdu son Frere aîné, tous ses amis l'exciterent à faire le voyage de Rome, pour obtenir la liberté de rentrer dans les droits de sa naissance. On a vu par quels moyens j'eus le bonheur de contribuer au succès. Mon Oncle reparut dans la Province, avec les titres & l'héritage de son Frere. Il se maria aussi-tôt ; & deux mois après, il perdit sa femme. A peine eût-il quitté le deuil, qu'il reçut un billet, d'un Messager inconnu. Je m'en rappelle facilement les termes ; & combien de reproches ne lui ai-je pas faits, de ne me l'avoir communiqué qu'après avoir eu l'imprudence d'y répondre ? J'en aurois prévu infailliblement les suites. Mes conseils, mes exhortations,

l'auroient soutenu. Mais le poison, contenu dans ce fatal billet, se glissa aussi dans son cœur. On lui écrivoit : « Tout vous rit, » Monsieur. Vos malheurs sont » oubliés, & ceux d'autrui ne » vous touchent gueres. Cependant que cette révolution m'étonne ! M'aimeriez-vous encore ? Me regrettez-vous ? Souhaiteriez-vous de pouvoir m'aimer avec innocence ? Je ne demande qu'un mot, qui décidera de mon bonheur, si vous m'assurez qu'il est nécessaire au » vôtre ».

Le Comte m'a dit vingt fois, qu'entraîné par d'anciens sentimens, qui reprirent tout d'un coup une nouvelle force, il ne s'étoit pas donné le tems de réfléchir sur l'obscurité des termes. Il ne la reconnut, que lorsqu'elle

fut éclaircie. Sur le champ il fit cette réponse : « Hélas ! si je vous » aime ! Si je vous regrette ! Que » me demandez-vous ? Si je vis ? » c'est le seul doute qui devroit » vous rester, après avoir si bien » connu que je ne voudrois vi- » vre que pour vous. » Deux jours après, il reçut une autre lettre, mais beaucoup plus longue, datée des Annonciades, célebre Couvent d'une Ville voisine. On lui marquoit, avec beaucoup de réserve dans les expressions, que sur la connoissance qu'on avoit de son caractere, on avoit pris les siennes dans une plus grande étendue ; que s'il aimoit encore, on ne doutoit point qu'il n'aimât toujours ; qu'on lui garantissoit les mêmes dispositions, & que pour les conserver sans reproche, jusqu'à ce qu'elles

puissent éclater en liberté, on avoit pris le parti de s'enfermer dans un Couvent; que le Mari, qu'on avoit quitté, s'affligeroit peu de cette séparation, parce qu'il s'étoit livré depuis quelques semaines à des excès de piété, qui lui feroient prendre aussi la retraite de sa femme pour un mouvement du Ciel, & qu'elle étoit résolue, d'ailleurs, de lui rendre, dans l'éloignement, tous les devoirs auxquels la tyrannie de ses Parens l'avoient obligée; mais qu'elle ne le reverroit de sa vie: qu'à l'âge où il étoit, les apparences ne lui promettoient pas une longue carriere; enfin qu'elle trouveroit, dans ses sentimens, la force de surmonter toutes les difficultés, & qu'elle alloit se faire un bonheur de l'impatience même avec laquelle elle

attendroit le ſeul bien pour le-quel elle vouloit vivre.

Dans le premier transport de ſa joie, le Comte ſe rendit au Couvent pour y ſceller ce Traité par les plus ſaintes promeſſes. Mais, au lieu de recevoir ſa viſite avec la complaiſance à laquelle il s'attendoit, on refuſa de le voir; & ſur ſes inſtances, on lui déclara par une lettre, également tendre & modeſte, qu'on avoit fait entrer dans la réſolution de ſe conſerver pour lui, celle de s'interdire tout autre commerce que par écrit. Ce fut alors que ſa paſſion devenant difficile à gouverner, il eut recours à mes conſeils, en me faiſant l'ouverture de ſes peines. Il ne me trouva point toute l'indulgence qu'il s'étoit promiſe. Je lui repréſentai, avec beaucoup de

force, le tort que Madame C...
faiſoit à ſon Mari, non-ſeulement par l'amertume qu'elle répandoit ſur ſa vieilleſſe en lui ôtant une femme qu'il chériſſoit, mais par l'atteinte qu'elle portoit même à ſa réputation, puiſqu'on ne ſuppoſeroit jamais qu'elle l'eût quitté ſi bruſquement, ſans quelqu'une de ces malheureuſes raiſons qui couvrent un Mari de ridicule ou de honte. C'eſt ſur vous, lui dis-je, que retombera ce qu'il y a de criminel & d'odieux dans cette démarche. C'eſt le tour de votre billet, qui eſt la cauſe du déſordre. Si vous aviez marqué du reſpect pour les nœuds du mariage, Madame de C... ſe ſeroit bien gardée de les rompre. Elle auroit été jalouſe de votre eſtime. Le courage qu'elle trouve aujourd'hui pour la conſerver,

elle l'auroit eu pour ne pas s'exposer à la perdre.

Une morale si sévere étonna le Comte; mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsqu'après avoir bien établi la justice de mes principes, j'en conclus qu'ils l'obligeoient d'employer tout le pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de Madame de C.... pour la faire retourner chez son Mari. Il ne me permit point d'achever. J'ai de l'honneur & de la Religion, me dit-il; mais je ne leur connois point des droits si durs. Mon espérance, ajouta-t-il, étoit, au contraire, de vous voir admirer la vertu d'une Femme, qui est capable de faire tant de sacrifices à l'Amour. Vous en faites une Criminelle. Vous jugez encore plus mal de moi. J'en suis si confondu, que vous ne m'en entendrez plus parler.

Il me fit cette réponse, sans aucun emportement. Je l'embrassai avec beaucoup d'amitié; & pour le ménager dans une situation si violente, je fis prendre un autre tour à notre entretien.

Il parut tranquille, en me quittant. L'éloignement de sa principale Terre, qui étoit à plus d'une journée de ma retraite, nous ôtoit le plaisir de nous voir souvent; mais depuis notre retour d'Italie, il n'avoit pas eu d'affaire qu'il ne m'eût communiquée dans une visite ou par un Exprès. Cette déférence, que je n'avois aucun droit d'exiger, ne m'avoit pas rendu plus gênant. Aussi ne pensai-je point à me plaindre de voir passer six semaines entieres, sans recevoir les marques ordinaires de son

attention. Quoique je ne fusse pas sans inquiétude sur un silence dont je croyois pénétrer la cause, je me réduisois à des vœux pour son bonheur, qu'il étoit incapable de chercher par des voies indignes de lui. L'opinion que j'en avois, ne fut pas trompée; mais les loix de la Religion n'ayant pas toujours autant de force que celles de l'honneur, j'appris enfin qu'il avoit plus d'une raison de s'éloigner d'un Solitaire, qui faisoit profession de ne plus consulter que les premieres.

Un jour que je m'occupois de lui, on annonça la visite de M. de C.... Je ne le connoissois que de nom. Je ne doutai point qu'il ne m'apportât des plaintes, ou de fâcheuses confidences. Cependant il m'aborda d'un air fort paisible ; & sans employer de vaines

vaines préparations, il me dit qu'il portoit envie à mon ſort; que mon exemple l'avoit touché; qu'il ne reſpiroit que la haine du monde & la ſolitude; que ſon âge le fortifioit dans ces ſentimens & ne lui laiſſoit pas craindre d'inconſtance; qu'il étoit venu, non-ſeulement pour m'en faire l'ouverture, mais pour en concerter les moyens avec le Supérieur de l'Abbaye & moi; qu'outre les motifs de religion, j'y étois intéreſſé par des raiſons que je ne pouvois m'imaginer, & que ſi je lui faiſois la grace de l'écouter, il étoit prêt à m'en inſtruire. Je louai ſes diſpoſitions, & je lui promis toute l'attention qu'il me demandoit.

Vous ne ſçauriez ignorer, me dit-il, qu'après un long veuvage j'ai pris le parti de me remarier.

Ma fortune étoit considérable, & rien ne sembloit manquer à la douceur de ma vie. Cependant un fond d'inquiétude & d'ennui, dont toutes les dissipations ne pouvoient me délivrer, m'avoit fait penser que je n'étois pas fait pour vivre seul, & qu'après un heureux essai du mariage avec ma premiere femme, je devois me fier à mon goût dans un second choix. J'ai recherché une jeune personne de mon voisinage, & je l'ai obtenue. Ses bonnes qualités, que je connoissois, n'ont pas changé pendant le temps que j'ai passé avec elle. Mais je me suis bientôt apperçu que je ne l'avois obtenue que de sa famille, c'est-à-dire, que j'avois peu de part à son affection. Sa complaisance ne me suffisoit pas. Elle ne pouvoit pas faire mon bonheur,

puiſque je ne faiſois pas le ſien. Je ſuis retombé dans toutes mes inquiétudes. Le Ciel, dont je ne mérite la pitié que par ma droiture, m'a conduit par dégrés au vrai remede. Il m'a fait ſentir que la paix du cœur eſt entre ſes mains; qu'il la donne à ceux qui l'attendent de lui; que ſi toute la vie doit être employée à le ſervir, c'eſt une folie extrême de chercher d'autres biens à l'âge de ſoixante ans. J'ai profité fort heureuſement de cette lumiere, pour me renfermer dans les exercices de la piété. Ma Femme n'a pas condamné ma conduite, & je n'ai vu aucun changement dans la ſienne. Ses attentions pour moi ne ſe ſont pas relâchées un moment. Cependant, lorſque rien n'étoit plus éloigné de mon attente, elle m'a quitté

pour se retirer dans un Couvent.

Ce n'est pas tout d'un coup, continua M. de C..., qu'elle m'a informé de sa résolution. Il s'est passé quelques jours, pendant lesquels je n'ai pu découvrir ce qu'elle étoit devenue. Enfin, j'ai reçu d'elle une lettre fort civile, qui, sans m'expliquer ses motifs, m'apprenoit qu'elle s'étoit déterminée pour la retraite. Comme elle ne me cachoit point le lieu de son séjour, & qu'elle paroissoit compter sur moi pour son entretien, loin de lui soupçonner des vues extraordinaires, je me suis imaginé qu'ennuyée d'une campagne assez triste, & de la vie qu'elle m'y voyoit mener, elle ne pensoit qu'à se procurer plus d'amusement dans une société nombreuse; & ma crainte, si j'en ai ressenti quelqu'une, n'a

d'abord été que de lui avoir donné quelque ſujet de dégoût, qui pouvoit lui avoir fait emporter de la froideur ou de l'averſion pour moi. Cette idée, autant que le deſir de pourvoir libéralement à tous ſes beſoins, m'a conduit à ſon Couvent. J'ai demandé à la voir. On m'a répondu qu'elle ne voyoit perſonne, & que ſes ordres étoient là-deſſus d'une extrême rigueur. Je me ſuis fait connoître pour ſon Mari. On m'a repliqué que je n'étois pas excepté. Mon étonnement m'a fait demander la Supérieure, qui m'a tenu le même langage. Je n'ai pas laiſſé de régler tout ce qui concernoit la penſion. J'ai remis une ſomme conſidérable entre les mains de la Supérieure, & j'ai ſuivi, dans tous ces arrangemens, l'inclination qui me por-

toit à faire un sort heureux à ma Femme. Il me restoit à démêler si ma conduite n'avoit pas eu de part à sa détermination. J'avoue que dans le changement de tous mes principes, embarrassé d'une jeune personne, dont je ne pouvois supposer que l'esprit & le cœur fussent agréablement occupés avec moi, j'aurois regardé comme une faveur du Ciel, qu'elle eût pu trouver de la satisfaction dans le parti qu'elle avoit embrassé. Mais je souhaitois de n'avoir rien à me reprocher. J'ai jugé qu'après m'avoir écrit, on ne rejetteroit pas du moins mes lettres. On les a reçues; on m'a fait réponse. Je n'ai remarqué que de l'honnêteté dans les sentimens, & de la civilité dans les termes. Mes scrupules étoient dissipés, lorsque le hasard m'a

fait pénétrer un ſecret, dont je n'avois jamais eu le moindre ſoupçon.

M. de C... me fit ici quelques politeſſes embarraſſées, pour me préparer à des explications, que le monde, me dit-il, appelle délicates pour un Mari, mais ſur leſquelles il avoit le bonheur de penſer avec la fermeté d'un Chrétien. Il ajouta que s'il ſe croyoit obligé de me prévenir, c'étoit moins pour ſoulager ſa confuſion, que pour me diſpoſer à ſeconder ſes vues, parce que la ſuite de ſon récit alloit m'apprendre que j'y étois particulierement intéreſſé.

J'avois écrit à ma Femme, reprit-il, & j'attendois ſa réponſe. Celles que j'avois déjà reçues d'elle m'étoient venues par le même Meſſager qui lui avoit

porté mes lettres. Elle avoit remis cette fois à me répondre un autre jour. Il me vient un Porteur, qu'elle employoit apparemment à ses commissions, & qui, tirant deux lettres de sa poche, me remet celle qui étoit pour moi. La seule curiosité me fait demander pour qui étoit l'autre. J'apprends qu'elle est pour M. le Comte de... Je n'avois pas ignoré qu'avant mon mariage, il avoit eu des sentimens fort tendres pour Madame de C.....; & je ne vous dissimulerai pas qu'ignorant toujours par quels motifs elle avoit pris le parti de la retraite, je me suis flatté de pouvoir tirer quelqu'éclaircissement de l'occasion. Une libéralité m'a fait obtenir, du Messager, ce qu'il n'auroit pu refuser d'ailleurs à l'autorité d'un Maître & d'un

Mari. Je n'ai pas plus d'excuse à donner, pour avoir ouvert une lettre de ma Femme. Elle m'est restée, Monsieur, & je vous en offre la lecture. Voyez quelle doit avoir été ma surprise. Le Ciel a daigné me garantir de tout autre sentiment.

Il me présenta la lettre, qui attacha effectivement toute mon attention. Elle n'a pu se conserver dans ma mémoire; mais j'en fus assez frappé, pour me souvenir qu'après l'aveu d'une vive passion & mille sermens de constance, Madame de C... ne laissoit pas de se reprocher la foiblesse qu'elle avoit eue de souffrir trop long-temps mon Oncle dans un lieu qu'elle ne nommoit pas, & où les circonstances faisoient juger qu'il n'avoit pu s'introduire sans avoir violé la clô-

ture du Couvent. Elle lui recommandoit, pour leur honneur mutuel, de ne plus l'exposer à des combats dangereux entre son amour & sa vertu; & ce qui n'étoit pas moins choquant pour un Mari, elle lui parloit de M. de C... comme d'un vieil imbécile, dont le caractere n'avoit rien d'odieux, mais qui, baissant tous les jours du côté de l'esprit & des forces, ne pouvoit vivre assez long-temps pour éloigner beaucoup leur bonheur. Elle finissoit néanmoins par une protestation formelle de ne pas quitter sa retraite; ce qui laissoit entendre que mon Oncle l'en avoit pressée; & de ne jamais l'y recevoir volontairement, jusqu'à l'heureux jour où ses chaînes seroient rompues par la mort de son Mari.

Je n'attendis point que M. de

C... relevât le mérite de sa patience, pour lui dire que je l'admirois; & baissant les yeux, de honte pour mon Oncle, je cherchai des excuses vagues dans la chaleur de la jeunesse & des passions. Non, non, interrompit le pieux Vieillard; ne me consolez point d'un mal que je n'ai pas senti, & félicitez-moi plutôt de l'effet qu'il va produire. Après avoir réfléchi sur ma situation, j'ai compris qu'il n'étoit pas juste qu'une Femme de l'âge & du mérite de la mienne, que j'ai rendue malheureuse par un caprice inexcusable, ait plus long-temps ses peines à me reprocher. Je veux lui laisser la liberté de suivre ses inclinations. C'est le principal motif qui m'amene. Non-seulement je suis resolu de m'ensévelir comme vous dans cette Abbaye, mais

je pense à m'y engager par des vœux ; & rien n'obligera plus ma femme à desirer ma mort, pour obtenir le pouvoir de disposer d'elle-même. Il ne put achever, sans laisser tomber quelques larmes.

M. de C... étoit un homme sensé, mais peu versé dans les connoissances qui s'acquierent par l'étude. Il s'étoit persuadé, sur quelques exemples mal conçus, que la profession Religieuse anéantissoit toute autre sorte d'engagement, & qu'il suffisoit à un Mari de se donner au Ciel pour rendre sa Femme au monde. J'eus beaucoup de peine à le faire revenir de cette opinion ; & mon seul témoignage n'ayant pas la force de le convaincre, il en appella au Prieur de l'Abbaye, qui acheva de lever ses doutes. Mais

j'admirai plus que jamais la droiture de son cœur, lorsque s'étant rendu à l'autorité d'un Théologien, il me dit qu'il s'abandonnoit donc à mes conseils, & qu'il me laissoit la décision de son sort. J'accepte, lui répondis-je, le pouvoir que vous me donnez sur vos résolutions, & je ne les tiendrai pas long-temps suspendues. Si vous vous en rapportez à moi, vous retournerez au Château de C..., pour continuer d'y mener une vie chrétienne; d'y prendre soin de votre bien, dont vous êtes comptable à vos successeurs naturels; d'édifier vos Voisins par l'exemple de votre vertu; & vous nous ferez quelquefois l'honneur de nous visiter dans cette solitude. Vous prendrez soin de Madame de C..., comme d'une chere moitié, qui

ne peut cesser de l'être que par votre mort ou la sienne ; vous entretiendrez, par vos attentions & par vos lettres, les sentimens d'estime auxquels il ne paroît pas qu'elle ait renoncé pour vous ; vous lui offrirez souvent la liberté de reprendre sa place & tous ses droits dans votre demeure commune ; vous les lui rendrez de bonne grace, lorsqu'elle paroîtra sensible à vos offres ; & si vous ne lui avez pas encore fait connoître que vous êtes informé de son secret, vous ne lui en donnerez jamais le moindre soupçon. De mon côté, comme je n'ignore point de quoi les passions sont capables, dans l'ame la plus noble & la plus éloignée du vice ; comme je respecte votre honneur, celui de Madame de C..., celui du Comte, & que trois

motifs de cette force doivent l'emporter sur les résolutions qui me lient aux exercices de ma solitude ; je me charge de voir le Comte, & de le mettre dans une disposition qui ne vous laisse rien à craindre pour votre repos. Je le connois. Mes reproches auront quelque pouvoir sur lui. Un cœur honnête est quelquefois foible, mais il ne s'endort jamais dans l'oubli de ses principes ; ou du moins, il se réveille facilement à la voix de l'honneur & du devoir. Je vous réponds de mon Oncle, lorsqu'il l'entendra par la mienne.

Le parti que j'ouvrois à M. de C... se trouva si conforme à ses propres inclinations, qu'après m'avoir embrassé, il me donna sa parole de le suivre avec une confiance aveugle. Pour la crainte

qu'il n'eût fait éclater sa découverte, il m'assura que loin d'en avoir instruit sa Femme, il n'avoit laissé voir aucune apparence de trouble au Messager ; & qu'ayant cru devoir garder la lettre, il avoit exhorté cet homme à feindre simplement de l'avoir perdue. En effet, j'appris bientôt du Comte que ce rapport avoit causé de vives alarmes à Madame de C...., mais qu'elle s'étoit rassurée, en se rappellant que sa lettre étoit sans adresse & sans seing.

Mon premier soin fut d'écrire au Comte. Je lui faisois quelques reproches tendres de son oubli ; & je le priois, avec la même amitié, de venir passer quelques heures avec moi. Il vint peu de jours après. Je ne cherchai point de longs détours, pour lui expli-

quer ce que j'appréhendois de sa passion; & ne voulant pas même l'exposer à manquer de bonne foi, je lui parlai de la visite qu'il avoit rendue au Couvent, avec des circonstances qui lui prouverent que j'étois bien instruit. Il se figura aussi-tôt que la lettre de Madame de C... étoit tombée entre mes mains; & dans la joie qu'il eut de l'y croire sans danger, toutes ses idées se tournerent à me demander par quel hasard elle étoit venue jusqu'à moi. Mais lorsque je lui eus répondu nettement qu'elle me venoit de M. de C..., il changea de visage & de ton, pour m'avouer que je le jettois dans une mortelle inquiétude.

Voulez-vous m'apprendre, lui dis-je en souriant, ce qui vous attire les reproches de Madame de

C..., & par quelle voie vous vous êtes introduit dans sa retraite ? Je vous promets de vous informer, à mon tour, des sentimens de son Mari & des miens. Son embarras paroissant augmenter, je l'aurois volontiers dispensé d'un récit de cette nature, s'il ne s'étoit hâté de me dire qu'il ne s'étoit rien proposé que d'innocent, & qu'il vouloit m'en faire le Juge. Il me raconta que dans l'impatience de voir une Femme qu'il adoroit, pour obtenir d'être souffert quelquefois à la grille, il avoit pris l'habit d'un des Artisans qui travailloient aux réparations de quelques murs intérieurs, après s'être assuré du Maître, dont il avoit reçu aussi d'exactes informations sur l'appartement de Madame de C...; que cependant il ne s'étoit servi de cette connois-

ſance que pour s'approcher de ſa porte, & lui demander un moment d'entretien ; qu'en le reconnoiſſant, elle avoit condamné ſa hardieſſe, mais que n'ayant pu refuſer de l'entendre, elle étoit deſcendue au jardin, où le Maître leur avoit ménagé quelques inſtans de liberté ; qu'à peine avoit-il eu le temps de propoſer ſes demandes ; qu'elles s'étoient réduites à tirer de Madame de C..., le renouvellement de toutes ſes promeſſes ; qu'à la vérité, n'ayant pu la faire conſentir à le recevoir à la grille, il avoit oublié ſes propres réſolutions juſqu'à demander d'être reçu pendant la nuit dans le jardin, une fois ſeulement, pour jouir du plaiſir de la voir ou de l'entendre, dont il avoit été privé ſi longtemps ; qu'au lieu de ſe rendre à

ses instances, elle lui avoit fait promettre de se borner, pendant la vie de M. de C... au plaisir de lui écrire, le seul qu'elle se permettoit aussi; & que, sans vouloir écouter ses plaintes, elle s'étoit retirée en tremblant. Vous voyez, ajouta le Comte, rassuré par ma complaisance à l'entendre, que j'ai pu vous faire ce récit sans honte. Votre piété ne vous laisse plus de goût pour les tendresses de l'amour: mais vous les avez ressenties. Souvenez-vous de cette chere Selima. J'ai vû ce que j'aime; j'en suis plus heureux, plus fort contre les tourmens de l'absence. Vous m'allez parler de ceux d'un vieux Mari. Ils ne me touchent guères. N'est-ce pas lui qui cause tous les miens?

J'admirai ces transports de

jeunesse, qui me firent gémir intérieurement, en me rappellant en effet toutes mes foiblesses au même âge. Cependant, assez satisfait de trouver dans Madame de C... les apparences d'une solide vertu, & ne doutant pas même que la connoissance qu'elle avoit de celle du Comte, ne contribuât beaucoup à la retenir dans les bornes qu'elle s'imposoit, je ne vis aucune difficulté à m'expliquer sur l'engagement que j'avois pris avec son Mari. Je commençai par le récit de son projet, qui me parut plus propre que toutes mes représentations, à faire entrer le Comte dans des sentimens dignes de lui. La constance du Vieillard, en apprenant le secret de sa Femme, ne parut à mon jeune Oncle qu'un effet de la froideur de l'âge : il en badina, com-

me d'une bonne caution pour son amour, du côté de la jalousie: Mais lorsque j'eus commencé à peindre les mouvemens dont j'avois été témoin, c'est-à-dire, le regret que M. de C... m'avoit marqué de se voir un obstacle au bonheur de sa Femme, & la résolution dans laquelle il étoit venu, d'embrasser la vie religieuse pour lui rendre la liberté de disposer d'elle-même, je vis le Comte attendri de pitié & de générosité, jusqu'à ne pouvoir retenir ses larmes. Il m'embrassa, sans trouver la force de prononcer un seul mot. Enfin je lui appris à quel parti j'avois déterminé un des plus respectables Hommes du monde; & je lui demandai si je ne pouvois pas compter qu'il ratifiât lui-même, avec honneur, la parole que j'avois donnée pour lui?

Il ne me répondit pas tout d'un coup; mais c'étoit la reconnoiſſance & la joie qui lui lioient encore la langue. Auſſi-tôt qu'il en eut retrouvé l'uſage, il s'engagea, par mille ſermens, à ne pas former une penſée qui pût offenſer la vertu de Madame de C... & l'honneur de ſon Mari. A cette condition, lui dis-je, je deviendrai volontiers votre confident. Mais pour mettre votre gloire dans tout ſon luſtre, il faudroit employer l'aſcendant que vous avez ſur une Femme qui vous aime, à la faire retourner au Château de C..., & n'en être pas moins fidelle à la loi qu'elle vous impoſe de ne la pas voir. Vous ſentez-vous capable de cet effort? Le voyant balancer, je continuai: Quand le bien auquel vous aſpirez vous appar-

tiendroit déjà, quelle pourroit être votre crainte, avec la certitude que vous avez d'être aimé? Je ne parle point de M. de C..., contre lequel vous vous croyez vous-même assez défendu par sa vieillesse, & j'ose ajouter par sa piété. D'ailleurs, lui dis-je encore, vous ne sçauriez vous dissimuler que la Religion, l'équité naturelle, & tous les droits ensemble, se déclarent en faveur d'un Mari, qui, n'ayant jamais causé le moindre chagrin à sa Femme, se voit privé d'elle par des raisons qu'elle ne peut justifier.

Mon Oncle, qui avoit eu le temps de préparer sa réponse, ne me fit qu'une objection. Quelle apparence, me dit-il, qu'il pût proposer à Madame de C..., une démarche si contraire à ses inclinations?

clinations? Il mettoit à part la crainte qu'il avoit de l'offenser; mais étoit-ce de sa part que devoit venir le conseil de retourner avec son Mari?

Hé bien, lui dis-je, je vous demande seulement la promesse de ne pas vous y opposer. Il me la fit sur le champ. Ce n'est pas, repris-je, que je pense, moi-même, à lui donner des conseils : mais, si vous êtes assez généreux pour l'informer de ce que son Mari a voulu faire pour vous & pour elle, je juge si bien de sa vertu, que je compte déja sur son consentement. Il ne me fit aucune réponse. Je lui laissai la liberté de partir, qu'il me demanda sous le prétexte de quelques affaires pressantes; & le fond que je faisois sur son caractère,

ne me laissa aucun doute de ses résolutions.

Quatre jours après, il m'écrivit qu'il avoit rendu compte à Madame de C... de notre entretien, & des dispositions de son Mari; qu'elle en avoit été vivement touchée; mais qu'avec toute la reconnoissance qu'elle devoit à de si généreux sentimens, elle y trouvoit une nouvelle raison de ne jamais reparoître devant lui: qu'une Femme, disoit-elle, qui avoit des obligations de cette nature à son Mari, ne pouvoit lui prouver mieux son estime & son respect, que par une conduite soutenue, & qu'elle en feroit son étude. Je fis au Comte, l'injustice de douter s'il avoit agi de bonne foi: mais il ne put me rester aucune défiance,

lorſque, la ſemaine d'après, il vint me reprocher de lui avoir fait perdre le ſeul bien qu'on lui eût accordé dans ſa ſituation. Madame de C... avoit compris que ſon ſecret n'étoit connu que par la perte de ſa Lettre. Elle s'étoit impoſé la loi de ne plus écrire.

Je ne perdis point mes eſpérances. Il étoit queſtion de la ramener auprès de ſon Mari, & de contenir le Comte dans les bornes qu'il avoit acceptées. Je me réſervai le ſecond de ces deux ſoins; & je chargeai du premier, le Prieur de l'Abbaye, dont je connoiſſois l'eſprit & la diſcrétion. Il vit Madame de C..... qui n'étoit point en garde contre la viſite d'un Homme d'Egliſe. Il employa ſi heureuſement les motifs de l'honneur & de la Re-

ligion, qu'il la fit consentir à retourner au Château de C..., sans autre condition que d'en être sollicitée par son Mari, qui mit cette démarche au nombre de ses plus cheres obligations. Une supériorité d'ame, qui ne peut venir que du Ciel, lui fit même souhaiter que le Comte devînt de ses Amis. La distance de leurs Terres n'étoit que d'environ quatre lieues. Il lui fit une visite, sans la participation de sa Femme; & j'ai sçu qu'il n'avoit rien épargné pour lui inspirer les mêmes dispositions. Mon Oncle sentit l'excès de cette bonté, & se dispensa civilement de le revoir. Mais il fit valoir ce sacrifice à Madame de C..., qui se crut obligée, pour y répondre, de recommencer à lui écrire.

Telle étoit leur situation, lorsque

je partis pour l'Angleterre. Elle s'étoit ſoutenue juſqu'à mon retour : mais la mort du Comte ayant fini cette malheureuſe intrigue, j'ai ſçu que M. de C... étoit mort auſſi, trois ſemaines après, & que ſa Femme, à l'âge de vingt-quatre ans, s'étoit retirée dans le même Couvent d'où le devoir l'avoit fait ſortir.

Fin du Tome IV.

TAYLOR INST. OXFORD

39701640